

UNIVERSITÉ DE PARIS

L'Islam et le Christianisme

DANS L'AFRIQUE CENTRALE

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE

et soutenue publiquement le 24 Février 1900 à 4 heures

PAR

D.-A. FORGET

Il est certain que les chrétiens ont à apprendre des musulmans quelque chose qui les rendrait non pas moins mais plus chrétiens qu'ils n'étaient auparavant.

BOSWORTH-SMITH, *Mohammed and Mohammedanism*, p. xi.



CAHORS

IMPRIMERIE A. COUESLANT, 1, RUE DES CAPUCINS

—
1900

UNIVERSITÉ DE PARIS

L'Islam et le Christianisme

DANS L'AFRIQUE CENTRALE

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE

et soutenue publiquement le 24 Février 1900 à 4 heures

PAR

D.-A. FORGET



Il est certain que les chrétiens ont à apprendre des musulmans quelque chose qui les rendrait non pas moins mais plus chrétiens qu'ils n'étaient auparavant.

BOSWORTH-SMITH, *Mohammed and Mohammedanism*, p. xi.



CAHORS

IMPRIMERIE A. COUESLANT, 1, RUE DES CAPUCINS

1900

UNIVERSITÉ DE PARIS

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE

Examineurs de la soutenance :

M. BONET-MAURY, président de la soutenance.	
MM. BONET-MAURY,	}
Lods,	
ALLIER,	
	Examineurs.

La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver les opinions particulières du candidat.

A Monsieur le Professeur Adolphe LODS

Témoignage de reconnaissance



Digitized by the Internet Archive
in 2026

BIBLIOGRAPHIE

OUVRAGES D'HISTOIRE

- R. DOZY. — *Essai sur l'Histoire de l'Islamisme*. Leyde, 1879.
G.-M. GRANT. — *Les Grandes Religions*. Traduction C. de Faye.
Genève, 1897.
PERRON. — *L'Islamisme, son institution, son influence et son avenir*.
Paris, 1877.

OUVRAGE DE PHILOSOPHIE

- A. KUENEN. — *Religion Nationale et Religion Universelle*.
Paris, 1883.

OUVRAGES D'ETHNOLOGIE AFRICAINE

- P. BARRET (D^r). — *Les Noirs*. Paris, 1892.
H. BARTH. — *Reisen und Entdeckungen in Nord-und Central Afrika*.
Gotha, 1857.
J. DE CROZALS. — *Les Peulhs. Etude d'ethnologie africaine*.
Paris, 1883.
A. HOVELACQUE. — *Les Nègres de l'Afrique sus-équatoriale*.
Paris, 1889.
A.-H. KEANE. — *Ethnology*. Cambridge, 1896.
M.-H. KINGSLEY. — *Travels in West Africa*. Londres, 1897.
LE MÊME. — *West African Studies*. Londres, 1890.

OUVRAGES SUR LE MAHOMÉTISME

- T.-W. ARNOLD. — *The preaching of Islam*. Westminster, 1896.
E.-W. BLYDEN. — *Christianity, Islam and the Negro race*.
Londres, 1887.
R. BOSWORTH-SMITH. — *Mohammed and Mohammedanism*. Lon-
dres 1874.
O. DEPONT et X. COPPOLANI. — *Les Confréries Religieuses Musul-
manes*. Alger, 1897.
H. DUVEYRIER. — *La Confrérie Musulmane de Sidi Mohammed
Ben'Ali Es-Senoussi*. Paris, 1884.
A. LE CHATELIER. — *L'Islam au XIX^e Siècle*. Paris, 1888.
LE MÊME. — *Les Confréries Musulmanes du Hedjaz*. Paris, 1887.

OUVRAGES SUR LES MISSIONS CHRÉTIENNES

G.-E. BURKHARDT et R. GRUNDEMANN. — *Les Missions Évangéliques, L'Afrique*. 1877. Traduction française. Lausanne, 1886.

R.-N. CUST. — *Difficulties of Missions*. Hertford, 1895.

LE MÊME. — *Notes on Missionary subjects*. London, 1889.

LE MÊME. — *L'Occupation de l'Afrique par les Missionnaires*. Genève, 1891.

H. DIETERLEN. — *Ad. Mabilie, missionnaire*. Paris, 1898.

Journal des Missions Évangéliques, notamment les articles de MM.

H. DIETERLEN, L. DUVOISIN, W. TAYLOR, et les Chroniques signées F. H. K.

AVANT-PROPOS

Christ, quittant ses disciples, les fit ses ambassadeurs et leur donna le monde à conquérir.

Six siècles plus tard, Mahomet se leva pour disputer au Christ son royaume, et depuis lors le Christianisme n'a pas rencontré d'ennemi plus implacable.

Notre but n'est point de faire l'histoire de cette lutte à travers les âges. Dans ce vaste sujet, nous n'avons retenu que ce qui concerne la fin de ce siècle. D'autre part, limitant le champ de nos observations par des bornes bien marquées, nous voulons savoir si, comme on l'a dit, l'Islam, dans l'Afrique équatoriale — du Sénégal à Zanzibar — fait de rapides progrès, et nous désirons, par une étude comparative, opposer les méthodes de propagande adoptées, dans cette partie du continent noir, par les missionnaires chrétiens et leurs antagonistes, les propagateurs de l'Islam.

La religion de Mahomet a trouvé des admirateurs passionnés et des contempteurs sans retenue. Partisans et adversaires apportent à l'appui de leurs opinions la même ardeur, la même bonne foi aussi, sans doute, et restent rarement sur un jugement impartial et modéré. Ce n'est pas une des moindres difficultés de l'étude que nous avons abordée que les contradictions incessamment rencontrées, les faits, les témoignages s'opposant à d'autres faits, à d'autres témoignages.

Tantôt adversaires et amis s'entendent et nous montrent l'Islam couvrant l'Afrique entière comme une

marée, les uns voyant dans cette conquête le salut du continent noir, les autres son irrémédiable perte ; tantôt, on nous le présente stationnaire, stagnant — si on peut dire — et se décomposant, eau impure, répandant à l'entour ses miasmes délétères.

Et qui décidera entre les partis ?

Qui pourrait nous dire l'avenir de l'Islam au centre de l'Afrique, son influence et, cela établi, le secret de sa force d'expansion ? Qui pourrait, soulevant le voile de l'inconnu, nous dire ce que l'Islam est appelé à devenir dans les régions équatoriales ?... Qui ?... C'est cet être tour à tour élevé au dessus de lui-même par le sentimentalisme et rabaisé au rang de la brute par l'ignorance, c'est le noir — qu'il soit nègre, de race rouge, ou bantou — c'est cet homme enfin, si différent de nous, comme le milieu dans lequel il vit et se développe est différent du nôtre. Nous l'interrogerons, nous lui demanderons quel il est, pour savoir ce qui répond le mieux aux aspirations de son cœur, ou de l'Islamisme arabe ou du Christianisme indo-européen.

Nous n'avons pu poser en principe que l'Africain est aujourd'hui ce que nous fûmes il y a des milliers d'années ou à l'une quelconque des périodes de notre évolution. Il suit un chemin à part ; tout ce qui le concerne, jusqu'à sa religion, son esprit doit le façonner. Aussi, notre conclusion sera que, si nous voulons être pour les Africains des initiateurs, comme les chrétiens juifs le furent pour les Grecs, il nous faut, lorsqu'ils auront entendu la Bonne Nouvelle, nous retirer, laissant aux évangélistes noirs le soin d'achever la tâche ; il nous faut suivre l'exemple du Christ lorsqu'il disait : « Il vous est avantageux que je m'en aille. »

INTRODUCTION

L'Islamisme en général et sa forme actuelle en Afrique

L'Islamisme — c'est le fait qui s'impose à l'attention dès qu'on en aborde l'étude — a dû à la même cause ses succès et sa ruine. De même que le Christianisme, au contact du paganisme européen, se déformait et devenait le catholicisme, la religion du Prophète de la Mecque, rapidement adoptée par un grand nombre de peuples étrangers et superstitieux¹, s'est trouvée corrompue et abâtardie².

Cette observation explique ses rapides conquêtes : ce qu'il perd en pureté, il le gagne en surface³, et, inversement, s'il tente de se réformer et de revenir à ses origines, c'est au prix des déchirements du schisme.

L'Islam originel n'est point universel. Quelques-uns pensent que Mahomet, soit par inspiration, soit par calcul, a compris quelle doctrine convenait aux races de l'Orient et a « su leur mesurer leur foi au point qu'elles y sont restées attachées inviolablement, à travers les plus terribles vicissitudes⁴ ». Cette opinion, fondée dans

¹ R. Dozy, *Essai sur l'histoire de l'Islamisme*, Leyde 1879, p. 410.

² F. Montet. *Revue de l'histoire des religions*. Paris, 1885, p. 267.
Missions musulmanes au XIX^e siècle.

³ *Conference on foreign Missions*. Mildmay, 1878, p. 324.

⁴ J. Barthélemy saint Hilaire, *Mahomet et le Coran*, p. VIII.

une certaine mesure, a besoin d'être complétée : si Mahomet a pu, avec une extraordinaire intelligence des besoins de son peuple, réaliser avec énergie les aspirations de son milieu à un moment décisif ; s'il a pu, psychologue profond et diplomate habile, donner à son œuvre « la base la plus inébranlable en s'appuyant sur les faiblesses du cœur ¹ », il faut le reconnaître, son intention n'a pas dépassé les bornes de sa connaissance ; cette religion si simple, si limitée, en même temps si sérieuse, dont Mahomet dotait l'Arabie au ^{viii}^e siècle, conviendrait-elle à d'autres races dans d'autres temps ?

Le Prophète ne se le demanda pas. Il avait surtout le sens de l'actuel, l'entente de la nécessité présente et des moyens d'y satisfaire. Pour que ses enseignements fussent reçus par un tel concours de nations si différentes de la sienne, à des périodes de leur histoire qui n'offrent aucune analogie avec celle de l'Arabie quand ils lui furent présentés, pour que cette religion puisse aujourd'hui compter 175 millions d'adhérents, il a fallu que sa doctrine se déformât, se compliquât parfois, ou se transformât au point de devenir, chez telle confrérie, méconnaissable. Qu'y a-t-il, par exemple, de commun entre le Mahométisme originel, « dominé par le sentiment du réel ² », et les doctrines mystiques du Çoufisme, dont les origines hindoues, encore qu'incertaines, transparaissent sous le voile léger du Mahométisme qui les recouvre ? « Le vrai Çoufi n'est plus un musulman ³. »

Non seulement l'Islam s'est assoupli, modifié, trans-

¹ E. Renan, *Etudes d'histoire religieuse*, p. 285.

² Renan, *op. laud.*, p. 282.

³ A. Kuenen, *Religion nationale et Religion universelle*. Paris, 1883, p. 36.

formé pour mieux s'infiltrer dans des terrains divers, mais encore pour s'étendre dans les étonnantes proportions que l'on sait, il a dû souvent, renonçant à supplanter les croyances qu'il venait remplacer, se borner à les démarquer sans jamais les éliminer complètement¹. Nous aurons l'occasion de le montrer plus tard, en étudiant l'Islamisme au centre de l'Afrique, et nous verrons combien souvent il n'est qu'une draperie bigarrée et trompeuse sous laquelle se cachent les plus hideux haillons des antiques croyances.

Non, en vérité, Mahomet n'a pas été l'instigateur du Mahométisme moderne avec toutes ses accomodations, mais il a préparé le cadre dans lequel sa conception devait se mouvoir, « cadre vaste, flexible et mobile dans lequel chacun peut faire entrer, sans le rompre, ses idées, ses convictions et ses espérances² ».

Pour devenir conquérant, l'Islam a dû s'imposer des additions, et ceci le condamne, car « chercher et parvenir par une voie défendue à combler une lacune à laquelle on ne saurait porter remède par un moyen légal, n'est-ce pas là un témoignage écrasant contre la religion où ce phénomène s'est produit³ » ? Nous constatons donc que si l'Islam originel n'est point doué d'un « élément authentiquement universel » — ses accomodations, en effet, ne sont que le résultat et la preuve de l'absence de cet élément — ce n'est point de lui que le Christianisme devrait s'inquiéter comme d'une puissance agressive prête à lui disputer le terrain qu'il a fait sien.

¹ A. Kuenen, *op. laud.*, p. 30.

² H. Derenbourg, *La science des religions et l'Islamisme*. Paris, 1886, p. 71.

³ A. Kuenen, *op. laud.*, p. 35.

L'Islam originel ou moderne n'est pas une force; s'il semble tel dans les pays qu'il a conquis, s'il est vaincu par le Christianisme, c'est que notre tactique offensive ou défensive est défectueuse, c'est qu'elle n'est pas inspirée de l'invincible force inhérente à la foi chrétienne.

On parle des succès de l'Islam, cependant. Si nous ne croyons pas à l'universalité de l'Islam, si surtout nous ne partageons pas les vues de certains auteurs qui le voient déjà s'installant dans l'Europe occidentale ¹, nous ne pensons pas non plus qu'il soit mort.

Hors d'Afrique, c'est surtout en Chine que l'Islamisme a progressé et qu'il obtient encore de remarquables succès, en outre « nulle part les progrès de l'Islam ne sont plus rapides ni plus extraordinaires que dans les Indes Hollandaises ² ». Mais ces renseignements se trouvent complétés par cette constatation que ces augmentations correspondent bien plus à un peuplement par accroissement dans les naissances musulmanes qu'à des conversions parmi les indigènes ³. En Asie, il semble qu'il ait cessé ses conquêtes sur le domaine des autres religions.

En Perse, on trouvait déjà des traces de décadence au

¹ Grande Encyclopédie. *Islamisme*, par O. Houdas.

² *Conference on foreign Missions*, p. 137.

³ *Report of the Missionary Conference*. Londres, 1888, I. p. 16.

Nous sommes en présence d'un phénomène extrêmement curieux; c'est ainsi que, malgré l'augmentation du nombre des chrétiens, par l'accroissement des naissances non chrétiennes, on signale ce fait que « le nombre des non chrétiens répandus sur cette terre est bien plus considérable à la fin du xix^e siècle qu'il n'était au commencement. Le recensement décennal des Indes en témoigne. La population, entre 1881 et 1891, a augmenté de trente millions, soit trois millions par an. Le résultat des labeurs des missionnaires chrétiens de tout culte pendant ces trois derniers siècles : l'église des Vieux-Syriens, l'église romaine, l'église protestante, n'atteint pas trois millions d'adhérents, y compris tous les soldats anglais et toute la population européenne. » R. N. Cust. *Difficulties of Missions*. Hertford, 1895, p. 3.

temps d'Abd-el-Wahhab¹ ; elle n'a fait que s'accroître jusqu'à aujourd'hui où la foi a fait place au scepticisme². En sorte que les pays autrefois les plus attachés au Prophète laissent maintenant se retirer les pâles clartés que, pendant des siècles, le Croissant avait projetées sur eux.

En Arabie, ce berceau de la foi islamique et de sa rénovation, au siècle passé, les Wahhabites, depuis la mort de Séoul, en 1814, n'ont cessé de céder le terrain gagné par le réformateur. Toutefois, citadelle imprenable en dépit de l'indolence de ses sentinelles ensommeillées, incapables de soutenir l'effort que réclamaient d'eux, au seuil de ce siècle, Wahhab et ses partisans, elle reste fermée à l'influence bienfaisante de l'Evangile³.

De ces faits, nous ne concluons pas cependant qu'on ne saurait se faire une idée exacte de la situation morale de l'Islam qu'en le comparant à un « cratère éteint »⁴. La haine à peine contenue et le mépris arrogant que le musulman garde pour le chrétien prouvent assez le mal fondé de la comparaison. Si l'Islam n'est plus conquérant, il ne se laisse pas conquérir. Il ressemble bien plutôt à ces colosses de nos forêts dont le cœur vermoulu et rongé de mille parasites se désagrège, il semble mort, mais l'ombre meurtrière que ses rameaux étendent autour de lui montre assez qu'il vit, et que jaloux du terrain sur lequel, pendant des siècles, il domina, il n'y permet aucune végétation. La semence de l'Evangile n'a jamais levé sur la terre de l'Islam. Toutefois,

¹ Cooke-Taylor. *History of Mohammedanism*, p. 213.

² Dozy, *op. laud.*, p. 527 et ss.

³ Dozy, *op. laud.*, p. 52 ss.

⁴ Schneller, dans *l'Allgemeine Missions-Zeitschrift*, 1889, p. 281 ss. et 308 ss.

l'ensemencement de ce champ sera sans doute possible aux messagers du Christ, quand ceux-ci auront compris que la pensée de races autres est autrement orientée que celle de l'Indo-européen, qu'elle ne se tourne pas vers le même horizon, que le concept chrétien de l'un ne convient pas forcément à l'autre.

Dans tous les cas, c'est une expérience acquise, nous ne gagnons rien sur le Mahométisme; les prédications chrétiennes échouent soit devant la foi, soit devant l'incrédulité musulmanes. « De leur aveu, les missionnaires ne trouvent pas, dans leur apostolat un obstacle plus invincible ¹ », et, à vues humaines, la conversion des Musulmans paraît aussi éloignée, aussi improbable que jamais, cela, non-seulement dans les pays où ils détiennent encore le pouvoir ², mais même dans ceux où ils se trouvent sous une domination chrétienne. N'est-ce pas un fait digne de remarque : le démenti infligé par les événements à la prophétie de Mahomet qui donne à l'Islamisme la suprématie temporelle n'a pas altéré la confiance des millions de sectateurs qui abritent leur foi sous les drapeaux français, anglais, russe ou hollandais ³.

Après avoir jeté ce rapide coup-d'œil sur l'Islamisme en général, nous l'abordons d'une façon plus détaillée au continent noir. Si, hors d'Afrique, le Mahométisme se pétrifie et « n'est plus militant », tout autres seront nos conclusions en l'étudiant sur ce terrain plus spécial; nous constaterons bien, là aussi, qu'à l'ombre funeste

¹ Dozy, *op. laud.*, p. 527. Barthélemy St-Hilaire, *op. laud.*, p. vii. *Journal des Missions Évangéliques*. Paris, 1888, p. 40 et 1896, p. 199.

² *Conference on foreign Missions*, p. 324.

³ Dozy, *op. laud.*, p. 533.

de ce tamarinier ¹ géant la foi chrétienne ne peut s'asseoir, mais nous verrons, en cette zone avancée, que si l'arbre vieillit, c'est au cœur ; la périphérie est vive, les verdoyants rameaux sont vigoureux, et il les étend toujours plus loin, témoignant ainsi d'une vitalité inattendue. Peu à peu, il répand cette ombre indistinctement sur les terres incultes du paganisme et sur le terrain défriché par le Christianisme.

Fractionnons l'Afrique en trois parties et — réservant le centre pour une étude plus approfondie — jetons un rapide coup d'œil sur la situation actuelle de l'Islamisme aux deux extrémités du continent et sur l'avenir probable qui lui est réservé.

Au sud du 10° de latitude australe, l'Islam est sans avenir. Ce n'est pas qu'il soit sans progresser. En 1891, un observateur écrit : « Ici (dans l'Afrique méridionale) nous avons affaire avec des immigrants des Indes anglaises, de la Chine et de la Malaisie. La religion mahométane n'est pas en période de croissance et ne l'a jamais été ². » Huit années après, un missionnaire s'exprime ainsi : « Je ne puis taire une impression de tristesse que m'a faite mon séjour au Cap..... on dirait que la ville est abandonnée aux Malais, les Malais sont musulmans et des musulmans agressifs..... Si, parmi eux, les conversions au Christianisme sont tout ce qu'il y a de plus rare, en revanche, eux-mêmes font, parmi les gens de couleur surtout, une propagande passionnée et qui, hélas ! n'est pas sans succès. C'est douloureux

¹ Au Sénégal, l'ombre de cet arbre est réputée mortelle.

² R.-N. Cust. *L'occupation de l'Afrique par les missionnaires*. Genève, 1891, p. 30.

de rencontrer partout le fez musulman sur la tête des noirs ¹. »

Malgré cet accroissement, l'avenir de l'Islam au Sudafricain paraît nul, il n'y sera jamais qu'à l'état sporadique. Sans doute, il s'étend, mais comme ces feux allumés dans la brousse qui, tour à tour, consomment lentement les arbres séculaires au cœur durci, ou élèvent tout à coup, dans le ciel qu'ils embrasent, leur jet éblouissant ; demain, l'aliment va manquer à cet incendie : un autre envahisseur vient à pas rapides ; bucheur infatigable, il abat de sa lourde haché les vieux troncs à moitié consumés et son bras sape les lianes légères où s'accrochent les étincelles. Destructeur infatigable de l'élément indigène au sein duquel l'Islam fait ses néophytes, le blanc ne tardera pas à être le maître absolu de cette région que sillonnent déjà les réseaux de ses chemins de fer, et dont il s'est approprié, au mépris de tout droit, les plus fertiles régions. Ainsi, par suite de la dépossession prochaine des Bantou, des Hottentots et des Buschmen, l'avenir de l'Islam est compromis.

Ceux-là mêmes qui ne perdent pas de vue l'augmentation par accroissement de naissances de la population noire ² n'ont aucun doute sur le sort réservé dans un avenir prochain à l'autochtone. Absorbé dans la masse blanche envahissante, comme l'ont été les Indiens des deux Amériques, ou empoisonné par nos alcools dont les ravages sont journellement constatés ², ou traqué, pourchassé comme une bête fauve qu'il faut dompter,

¹ *Journal des Missions Evangéliques*. Paris, 1899, p. 265.

² *Journal des Missions Evangéliques*, 1892, p. 372.

asservir ou, s'il s'y refuse, détruire, le noir n'a qu'une chance de vie, et ce n'est pas au sud de l'Afrique, c'est dans les pays où le blanc ne peut se passer de lui, c'est lorsque les conditions climatiques le font indispensable à celui-ci.

L'islamisation de l'extrémité méridionale de l'Afrique ne semble donc pas présenter un réel danger pour l'avenir et n'offre qu'un médiocre intérêt à notre étude.

Dans l'Afrique du Nord, la puissance de l'Islam subit le contre coup de l'affaiblissement qui la frappe hors de ce continent. Sous l'influence des idées occidentales, on constate, en Algérie et en Egypte, une dégénérescence très rapide du sentiment religieux ¹. Nos sciences et nos arts, en pénétrant dans ces régions, détruisent la puissance islamique. Les sémites — qu'ils habitent les colonies fertilisées de l'Afrique septentrionale ou l'Europe féconde — perdent au milieu des bruits d'une vie agitée le sentiment du Dieu Très-Haut dont le désert immense leur avait révélé la majesté. Pendant que le Sémite oublie sa foi, le Berbère musulman retient à peine le *credo* qu'il ne répéta peut-être jamais avec conviction : « La ilah illa allah, » : Il n'y a d'autre divinité que Dieu. Profondément ignorant, il peut à peine lire le Koran; ses habitudes de piété sont à ce point relâchées qu'on peut les dire nulles; il néglige la prière, les ablutions et le jeûne et, souvent, il s'enivre.

Et pourtant, s'il est une tribu africaine qui doive au Prophète fidélité n'est-ce pas le peuple des berbères ? Païens, ils ont été asservis aux Carthaginois; convertis

¹ A. Le Chatelier. *L'Islam au XIX^e siècle*. Paris, 1888, p. 180 et ss.

au Christianisme, ils ont été dans les chaînes de Rome et de Byzance, ce n'est que devenu musulmans qu'ils ont trouvé la liberté ¹. Les bras encore fatigués d'entraînés, les esprits rendus sceptiques par les vaines discussions de nos premiers siècles théologiques et les cœurs vides de toute foi chrétienne, n'ont-ils pas vu l'étendard du Prophète se lever sur eux ² comme un emblème d'affranchissement et de renouveau ? La reconnaissance est sans doute trop pesante à l'âme berbère.

Si nous nous enfonçons encore plus à l'intérieur, nous franchissons enfin le seuil même du sanctuaire de la croyance musulmane. De là « l'Islam se répand actuellement dans l'Afrique nègre par trois courants principaux : le premier a eu son origine dans le bassin supérieur du Nil ; il se confond avec le second, qui vient plus directement de Zanzibar pour s'infléchir vers la région du Congo. Enfin, le troisième correspond au bassin du Niger supérieur et inférieur. Peut-être en existe-t-il un autre dans la zone intermédiaire entre celui-ci et le premier, partant du Ouadaï, du Bornou, il se dirigerait vers le Congo moyen. Bien des indices permettent de le supposer, aucune preuve certaine de l'affirmer ³. »

Là nous sommes dans ce Sahara brûlant, foyer où se ranime la foi et d'où partent les missionnaires qui la feront rayonner au loin.

C'est de là, autant que de Fez, Tripoli ou autres

¹ *Journal des Missions Évangéliques*. Paris, 1885, p. 481.

² dès les premières années du VIII^e siècle. Cf. A. Müller. *Der Islam im Morgen-und Abendland*. Berlin, 1885-1887, t. I, p. 421.

³ Le Chatelier. *L'Islam. Op. laud.*, p. 88.

centres plus septentrionaux, que les Confréries enverront leurs pionniers pour conquérir à leur Dieu et à leur Prophète les tribus nègres voisines ou lointaines.

De ces immenses monastères naturels que sont les oasis sahariennes, on verra venir, la poitrine gonflée et les yeux étincelants, le marabout précheur des merveilles de l'Islam, le sectateur enthousiaste et ardent, le propagateur que dévore le zèle de son apostolat.

De même que les tiers-ordres du Moyen-Age ¹ contribuèrent à répandre le Christianisme, ainsi les missionnaires du Désert iront par la sauvage Afrique porter un commencement de vie nouvelle; par leurs soins, des contrées seront défrichées, des cultures seront introduites, le niveau intellectuel élevé, les mœurs cruelles s'adouciront graduellement et les cœurs ennoblis s'ouvriront au Dieu révélé.

¹ Carra de Vaux. *Le Mahométisme*. Paris, 1898, p. 94. L. Rinn. *Marabouts et Khouan*. Alger, 1884, p. 11.

CHAPITRE PREMIER

La population du centre de l'Afrique. — Affinités entre noirs et musulmans

L'indigène et sa vie. Les noirs : bantou et nègres ; les Peulhs ; les métis. Organisation de la vie religieuse, familiale et sociale chez les noirs musulmans et fétichistes.

Au-dessous du 15° de latitude nord, nous entrons dans le domaine de notre étude, circonscrit entre deux lignes imaginaires dont l'une, partant de la côte orientale, à la hauteur de l'équateur, aboutirait au Sénégal, en passant par le Tchad, et dont l'autre se développerait parallèlement du Niassa à Libéria. Peut-être aurions-nous pu ne pas inclure dans ce champ les 4 ou 5 degrés qui s'étendent au sud de cette limite. On s'accorde généralement pour rattacher les nègres et les négroïdes de ces latitudes à la foi musulmane, mais l'établissement de l'Islam dans cette position n'est pas un fait indiscutable ; si certains de ces territoires, — en particulier ceux qui sont situés aux environs du lac Tchad, — sont depuis longtemps au pouvoir des Arabes et foncièrement islamisés, il en est d'autres sous les mêmes latitudes qui sont encore terrain de mission.

Si nous remontons la vallée du Haut-Nil, nous pénétrons dans la région des Lacs, où nous rencontrons l'Islam installé parmi l'un des groupes les plus intéres-

sants de la famille noire, les Bantou. Ils ne forment pas une race distincte des nègres, cependant, ils s'en dissocient par un certain nombre de caractères. Pris dans leur ensemble, ils appartiennent généralement à un type plus élevé, « la forme du visage, est pour l'ordinaire, moins bestiale que dans le nord, les traits sont moins dissemblants des nôtres. L'ovale de la figure est assez prononcé ; le nez est loin d'être toujours épaté ; parfois même il est plus ou moins convexe ; les lèvres sont fortes, mais point à l'excès..... ; le cheveu est laineux mais moins grossier ; la barbe sans être fournie est plus développée ; le mollet est mieux indiqué ¹ ».

Toutefois, ces caractères sont secondaires, la différence essentielle est dans leur langage, dont le génie est absolument différent de celui des idiomes parlés par les habitants de la Nigritie ; c'est pourquoi le bantou ne peut souvent être déterminé tel que par l'étude de sa langue. Ils ont le sens musical très développé. Les descriptions que donnent les voyageurs sur leur ordre social sont pleines de surprises et d'intérêt. Au point de vue intellectuel, ils semblent aussi plus perfectibles ². Quant à leurs facultés affectives, tout le monde connaît l'admirable preuve de fidélité donnée par les serviteurs de Livingstone.

Si nous quittons la région des Lacs pour nous rapprocher du Pays des Rivières, nous rencontrons quelques tribus qu'il est également impossible de ranger parmi les véritables nègres. Ce sont d'abord les Séhrés, les

¹ A Hovelacque : *Les nègres de l'Afrique sus-équatoriale*. Paris, 1889, p. x.

² Mackay rapporte qu'en Ouganda, des enfants comprennent l'argumentation des chap. 7, 8, 9, des Romains.

Bélandas et les intéressants Niam-niams que nous connaissons surtout par les récits de Schweinfurth et dont le nom propre est celui de Sandis ¹.

Ils ont la peau d'un rouge terreux. Jusqu'ici ils n'ont pas été attaqués par l'Islam, cachés qu'ils sont par « la Grande forêt ». Toutefois, il serait téméraire d'affirmer qu'ils ne le seront jamais ², les Fulah et les Haoussas, auxquels on pourrait les rattacher ³, n'ont-ils pas vu venir leur heure ?

Si dans le Kordofan et le Senaar, l'Islam compte des sectateurs, beaucoup des tribus nègres qui habitent ces contrées sont encore idolâtres ⁴.

A l'ouest, le Darfour comprend déjà dans sa population plus de Berbères et d'Arabes, mais ils sont nomades ; quant aux nègres, ils sont loin d'être tous musulmans : la barbarie qui accompagne le fétichisme règne encore au Darfour, bien que les Foriens aient reçu l'Islamisme. Chez eux, « l'industrie est dans un état très rudimentaire, l'agriculture peu développée ⁵ ». Ils ignorent l'emploi de la charrue qui est plus ou moins en usage dans l'Ouadaï et au Kordofan ⁶ ; leurs femmes sont traitées rudement, avec beaucoup moins d'égards que n'en témoignent aux leurs les Lours, par exemple, habitant le Haut-Nil.

Si nous infléchissons encore vers l'ouest, plus nous nous approchons du lac Tchad et plus le pays est profondément islamisé.

¹ Hovelacque, *op. laud.*, p. 225.

² M.-H. Kingsley. *West African studies*. Londres, 1899, p. 126.

³ A.-P. Atterbury, *Islam in Africa, its effects ethical and social upon the people of the country*. New-York, 1899, p. 47.

⁴ Sur le Haut-Nil, les Dinkas sont païens, les Bongos de même. *Journal des Missions Evangéliques*, Paris, 1887, p. 475.

⁵ Hovelacque, *op. laud.*, p. 206.

⁶ Hovelacque, *op. laud.*, p. 243.

Avec l'Ouadaï et le Baghirmi, nous quittons la terre à conquérir, nous sommes dans un centre d'influence musulmane¹. Ce qui doit retenir notre attention dans ce pays n'est pas l'élément arabe, mais quatre tribus nigritiques, les Ouadaïs, les Logons, les Musgos et les Mandarans.

Les Logons sont de beaux hommes, travailleurs, assez laborieux, adroits tisserands. Les Mandarans ont le front haut et plat, de grands yeux brillants, un nez presque busqué, une physionomie intelligente. La forme du nez et parfois la nature des cheveux et la couleur de la peau indiquent un métissage avec les Peulhs. La grâce des femmes et la beauté de leur visage est proverbiale ; aussi sont-elles fort recherchées des Arabes. Le fer abonde en ces contrées, ainsi que les forgerons ; ils ont des forges, des soufflets, des enclumes et des marteaux².

Avec l'élément arabe, une civilisation, sans doute bien rudimentaire, mais appropriée aux intelligences nègres, a pénétré ; on se tromperait en se figurant, comme on est tenté de le faire, que les habitants d'un tel pays, devenu forteresse de l'Islamisme, ont perdu sous cette influence étrangère les caractères particuliers de la race nègre à laquelle ils appartiennent. Les Musgos continuent à aimer passionnément le tabac, et leurs femmes ont conservé comme bijoux de prédilection l'aiguille passée dans le nez, ornement qui nous semble bizarre assurément, mais auquel il leur serait infiniment pénible de renoncer. Les coutumes barbares primitives subsistent à ce point que les razzias d'esclaves se pratiquent

¹ C'est pour cette raison qu'on recule généralement de 4 ou 5° ce que nous considérons comme la contrée fétichiste, champ de conquête de l'Islam. (Voir p. 20).

² Hovelacque, *op. laud.*, p. 198 et ss.

encore couramment, comme avant l'introduction de l'Islam.

Aux tribus dont nous avons fait la connaissance, on peut en ajouter cinq aux environs du Tchad : les Kamembous qui habitent les bords septentrionaux et nord-est du Lac, peuplade composée d'environ vingt mille individus, moins grossiers que leurs voisins, les Kanoris. Ceux-ci sont mélancoliques, pesants et brutaux, ce qui répond assez à leur épaisse carrure et à leur large visage ¹. Ces deux tribus, avec les Yédinas qui s'élèvent à une quinzaine de mille, forment un groupe que l'Islam ne s'est pas parfaitement assimilé. Par contre, les Tibbous qui couvrent un espace d'environ 250 lieues et la population importante du Haoussa forment un apport considérable à l'Islamisme dans ces régions.

Les Tibbous atteignent, au nord, le Fezzan ; ils se divisent en plusieurs clans dont quelques-uns sont fortement mélangés d'éléments berbères. Ils ont un caractère énergique et sont très endurants ; musulmans zélés, ils ont cependant conservé des traces du fétichisme passé ; maintenant encore, « partout où on en peut fixer, se trouvent des amulettes de toutes natures, sur les vêtements, sur le corps ; souvent ce sont de petits sachets dans lesquels sont renfermés quelques versets du Coran ². »

Le pays Ha'oussa, dont la population s'élève au nombre considérable de quinze millions d'âmes ³, s'étend à l'ouest jusqu'au Niger ; il confine au sud du pays

¹ H. Barth, *Reisen und. Entdeckungen in Nord-und central Afrika*. Gotha, Perthes, 1857, t. II, p. 131 ss.

² Hovelacque, *op. laud.*, p. 182.

³ *Journal des Missions Évangéliques*, Paris, 1890, p. 439.

des Touaregs. Les habitants ont la physionomie avenante, ils sont vifs et d'humeur joviale, leur caractère est doux et bienfaisant. Commerçants habiles, ils ne négligent cependant pas la culture et les arts. Leur agriculture est aussi parfaite que celle des Européens. Ils savent teindre en toutes sortes de couleurs; leur musique, pour imparfaite, qu'elle soit ne laisse pas que de permettre aux femmes d'attendrir leurs époux jusqu'aux larmes¹. « Grâce au développement de leur négoce, la langue des Haoussas s'est étendue bien au-delà des limites de leur pays c'est en quelque sorte, l'idiome commercial du Soudan central². » Avec leur langue, toute une littérature en caractères arabes s'est répandue, et contribue à l'islamisation des populations environnantes et jusqu'aux tribus avoisinant les Bantou³, parmi lesquelles on peut citer les Ibos et les Bonnis cependant encore fétichistes.

Dans la boucle du Niger, nous sommes sur une terre profondément islamisée, aussi bien nous ne sommes plus sur une terre nigritique. Ce pays qui est situé entre celui des Sonraïs, celui des Bambaras et les montagnes du territoire oriental des Mandingues est très insuffisamment connu. L'Islam s'y est introduit avec le métissage.

En effet, dans cette contrée en particulier, et en général, entre le Tchad et l'Atlantique, a pénétré et s'est installée une population hamitique de race rouge : les

¹ Cf. Hornemann : *Second voyage dans l'intérieur de l'Afrique*. Trad. franç. Paris, 1829, t. II, p. 101.

² Hovelacque, *op. laud.*, p. 178 s, et Schoen and Crowther, *Journal of the expedition up the Niger and Tshada river*. Londres, 1845, p. 202.

³ D'Autremont, *Renaissance islamique*. Paris, 1893, p. 39.

Peulhs, véritable énigme ethnographique et historique. Ce sont de fervents musulmans ; on ignore la date exacte à laquelle ils se sont rattachés au Mahométisme, mais elle est certainement antérieure au ^{xiii}^e siècle de notre ère ¹.

L'Islamisme est aujourd'hui comme une part de leur patrimoine ; ils envient aux Arabes l'honneur de le répandre. Chez eux, la langue du Koran est mieux connue que le latin chez nous ². Originaires du nord-est, ils n'ont rien de commun avec les races au milieu desquelles ils se sont violemment établis ³ ; doués de hautes qualités, ils sont incontestablement supérieurs aux noirs ; aussi, secondés par leur tempérament ardent, partout où ils les ont rencontrés, ils leur ont fait subir leur influence.

Au point de vue ethnique, ils ont donné, par leur mélange avec la race noire originaire, une peuplade métissée.

Ce n'est pas seulement le Peulh musulman qui crée le métissage ; nous l'avons constaté ⁴ en parlant des Tibbous. Les nègres aussi se sont mêlés avec toutes les races qui les environnent. Au nord, ils se sont rencontrés avec les Berbères, et tout permet de croire qu'ils ont occupé le Sahara jusqu'au 20° de latitude nord

¹ Les chroniques d'Ahmed Baba ont conservé le souvenir de la visite rendue à Biri, roi du Bornou, par deux chefs religieux des Peulhs de Mellé. Biri régna de 687 à 706 de l'hégire. H. Barth *Tabellarisches Verzeichniss der Koenige von Bornu*, t. II, p. 314.

² Francis Moore. *Travels in the Inland Parts of Africa*. Londres, 1760, p. 75 ss.

³ Les Peulhs sous la conduite d'Outhman Danfodio, à la fin du siècle passé, conquièrent les tribus païennes du Haoussa ; l'empire de Sokoto fut taillé en plein dans ce pays, mais ce n'est pas la solitude que fit Danfodio : ses victoires marquèrent l'heure d'un renouveau pour cette contrée, le jour de l'asservissement des Haoussas, fut le moment précis où ils commencèrent leur conquête pacifique.

⁴ Voir page 24.

environ, avant que les Berbères s'y fussent établis en certaines places ¹.

L'ancien domaine des races nigritiques s'étendait sûrement plus au nord qu'aujourd'hui. Le mélange est évident chez les Sonraïs de la boucle du Niger ; plus à l'est, la population de l'Aïr est en partie négroïde, et plus au nord-est, jusqu'au Fezzan, il en est de même ; la population du Marzouk n'est qu'un métissage ².

L'Africain et l'Arabe se ressemblent déjà sans s'être mêlés, ils se ressemblent à bien plus forte raison lorsqu'il y a croisement.

Le croisement a précisément sa possibilité et toute sa valeur parce qu'il y a ressemblance, les unions entre eux sont possibles et donnent de bons résultats, alors qu'entre Africains et représentants de la race caucasienne, depuis des siècles qu'elles se produisent, aucun résultat

¹ *Journal des Missions Évangéliques*, Paris, 1887, p. 472. Hovelacque, *op. laud.*, p. 179 dit : « Le pays des noirs dont la frontière septentrionale allait plus ou moins horizontalement de l'ouest à l'est par Saint-Louis, Sampaka, Tombouctou, remonte tout d'un coup au nord, dans le pays situé au-dessus du lac Tchad, dépasse 25° de latitude et redescend en ligne plus ou moins directe du nord au sud. »

² Le mélange s'est fait fréquemment entre les noirs et les Maures, qui sont eux-mêmes des produits d'Arabes et de Berbères. Dans une grande partie de leur domaine central, depuis le sud du Bornou jusqu'aux approches de l'Atlantique, les nègres du Soudan et ceux de la Sénégambie ont subi de nombreux mélanges avec la race rougeâtre des Peuls envahisseurs venant de l'est, et qui, de conquête en conquête, ont fini par aborder les établissements européens du Sénégal. Deux caractères principaux, entre bien d'autres, distinguent à première vue, les Peuls des races noires qu'ils ont pénétrées ; d'abord la couleur rouge cuivre de la peau, puis la chevelure qui est droite et non laineuse et crépue. Barth rapporte que les unions sont assez fréquentes entre Peul et nègresse, mais assez rare entre nègre et femme peule. Les « peuls noirs » du Fouta ne sont que des métis de Peuls et de nègres, que ces derniers soient des Wolofs ou qu'ils soient des Mandingues. Les Toucouleurs du Sénégal sont des peuls métissés de sang noir. Hovelacque, *op. laud.* p. 254.

durable n'a été obtenu : « sans l'immixtion constante de l'élément européen, il est bien vraisemblable que le type intermédiaire serait tout à fait compromis dans son existence ¹. »

Le croisement entre musulmans et noirs est possible grâce aux affinités qui sont infinies, aussi nombreuses que les dissemblances entre nègres et européens. Leurs notions religieuses, morales, familiales et sociales, tout est point de contact, qu'il s'agisse de la vie de l'individu ou de celle de la tribu.

Certains auteurs affirment qu'il est des fétichistes qui, comme les sémites, croient à l'existence d'un Dieu suprême ² au-dessous duquel s'agitent des esprits inférieurs. Nous le croyons, l'observation n'a été faite que sur des tribus où s'était déjà fait sentir l'influence chrétienne ou musulmane ³, mais pour ce qui nous occupe, cette question est sans importance.

Si certaines peuplades voisines des Haoussas musulmans, comme les habitants du Bénin observés par le comte de Cardi, ont cette foi en un Dieu suprême, n'est-ce pas pour le mahométan qui voudra islamiser, un point commun ? Tous les deux s'entendront vite ; leur Dieu, à tous deux, est transcendant ; pour le Christianisme, le Dieu du païen n'est d'aucune valeur, c'est

¹ Hovelacque, *op. laud.*, p. 256. Cf. aussi Becker : *La vie en Afrique*, Bruxelles 1887, t. II, p. 109, où il dit : « L'expérience a démontré pour ce qui nous concerne la stérilité de pareils croisements. »

² D. Keck. *Histoire des Origines du Christianisme à Madagascar*, p. 10, Paris, 1808, que semblent contredire H. Dieterlen dans *Ad. Mabille, missionnaire*, Paris, 1898, p. 141 et L. Duvoisin, dans le *Journal des Missions Évangéliques*, Paris, 1885, p. 25. — Cf. encore M. H. Kingsley, *op. laud.*, p. 127 et 450 ; Rowley : *The religion of the africans*, p. 16.

³ Hovelacque, *op. laud.*, p. 417.

même un obstacle, car comment, avec une telle notion, donner l'idée d'une union possible avec l'homme, condition de la vie spirituelle, germe d'un progrès infini !

“En perdant de vue la doctrine biblique de la paternité de Dieu, le musulman a glissé, de la doctrine de la prédestination dans celle du fatalisme, qui n'est pas chez lui, non plus que chez le noir, à « fleur de peau, » comme on l'a prétendu à tort ¹.

Le fatalisme est, au contraire, l'expression adéquate du morne sentiment de l'inanité de l'effort, sentiment qui remplit l'âme des races africaines et la domine tout entière. Celle-ci est comme stupéfiée par la sensation si déprimante d'écrasement que la nature impassible fait peser sur elle ² et à laquelle elle doit l'arrêt de son développement dans le domaine de la vie, de la pensée et de l'art.

Voilà pourquoi elle prête une oreille complaisante aux prédicateurs de la religion de l'Islam, c'est-à-dire de la soumission complète, de l'abandon absolu, de la résignation muette et parfois sans espoir à l'arbitraire de la volonté divine ³.

En élevant le pessimisme naturel de ces populations,

¹ J. Bonzon. *Les Missionnaires de l'Islam en Afrique*. *Revue Chrétienne*, 1893, t. II, p. 303.

² « Le fatalisme n'est pas une théorie : il n'a, chez eux, rien de raisonné ; on peut dire qu'il se trouve en eux, comme le sang dans les veines, comme l'air dans les poumons : c'est un principe inconscient, par lequel ils se laissent conduire machinalement et sans s'en douter. Il se manifeste chez eux par une certaine apathie qui met largement en pratique le principe d'Horace : « *nil mirari* » : par la résignation dans le malheur, par le mépris de la mort et par un degré de stoïcisme dirais-je ? ou d'impassibilité dans la douleur qui contraste avec.... leur nature vive et impressionnable. » L. Duvoisin dans le *Journal des Missions Évangéliques*, Paris, 1885, p. 249.

³ « Nous aussi, nous croyons en Dieu. nous le prions quelquefois. nous voulons aller au ciel, mais Dieu ne nous a pas encore appelés : quand il pensera à nous, nous nous convertirons. » *Journal des Missions Évangéliques*, Paris, 1890. p. 12.

leur dégoût de l'action à la hauteur d'un dogme, l'Islamisme va au-devant de leurs tendances les plus profondes. Elles trouvent en lui un prétexte commode pour se laisser aller, moyennant quelques pratiques extérieures faciles à observer, aux passions qui les rongent, et pour s'abandonner mollement au courant d'une vie contre laquelle il est inutile de songer à réagir.

Musulmans et fétichistes ont constaté une lacune dans leur conception de Dieu : sa transcendance ne pouvait aller avec les besoins du cœur humain. Pour obvier à la pauvreté de leur conception, ils ont imaginé les uns et les autres des intermédiaires : c'est un autre point de ressemblance, les uns ont leurs amulettes, leurs fétiches qui sont des puissances intermédiaires ou des symboles de ces puissances, parfois des puissances adverses de la Grande Aveugle et par conséquent méchante ; les autres ont leurs saints, leurs versets de Koran fétiches. Un mélange s'est fait sur ce terrain dans les contrées, points de contact de l'Islam et du paganisme ; les musulmans en rapport avec les païens ont adopté leurs porte-bonheurs, et, de leur côté, des fétichistes invétérés ont garni leur corne de chèvre, leur sachet de peau de versets du Koran ; ceux du golfe de Guinée, préfèrent même à leurs amulettes, celles fabriquées par les musulmans¹.

Non moins que les croyances, les mœurs religieuses des uns offrent plus d'une ressemblance avec celles des autres. On sait qu'il y a des musulmans qui se laissent

¹ « Dans l'ouest-africain, par exemple, les amulettes musulmanes ont presque exclusivement remplacé les anciens gris-gris même chez les fétichistes les plus invétérés, chez les Sérères, les Malinkés, les Bambaras, les Timénés..... » Le Chatelier, *op. laud.*, p. 97.

sur le sommet de la tête une touffe de cheveux pour que Mahomet, au jour du jugement, puisse les prendre et les transporter dans le paradis ; cette même coutume — sans doute avec d'autres significations — se retrouve chez nombre de tribus païennes¹.

Un autre point commun : il « n'existe pas, entre le cheikh extatique qui guérit les maladies par hypnose ou suggestion, devient insensible à la douleur, dompte les animaux sauvages, jongle avec les serpents, et le sorcier nègre avec ses gris-gris, ses miracles de charlatan une différence appréciable². Aux yeux des populations africaines, ils procèdent de la même école³. »

Le sorcier trouve son équivalent dans le cheikh et les inspirés sémites, musulmans ou israélites, nous sont rappelés par ces prophètes africains, non seulement païens mais parfois chrétiens. Un missionnaire du Lessouto dit : « On peut remarquer ici quelque chose de semblable à ce qui existait sous l'ancienne alliance où, à côté des ordonnances immuables de la loi de Moïse, dont les ministres du culte étaient les gardiens, il y avait le ministère irrégulier des prophètes⁴ qui, par les révélations dont ils étaient les organes, apportaient un nouvel aliment à la piété des fidèles, on voit de même, chez les Bassoutos, surgir, de temps à autre, des hommes ou des femmes qui se donnent pour inspirés,

¹ Cf. Dufay, *l'Afrique*, t. I, p. 236, Paris, 1825.

² On voit des indigènes des deux sexes, mais surtout des femmes, tomber soudain dans un état convulsif, douloureux, attribué à l'esprit de je ne sais quel dieu infernal. » — *Journal des Missions Évangéliques*, Paris, 1885, p. 180.

³ Le Chatelier, *op. laud.*, p. 97.

⁴ On les voyait prophétiser en marchant, faire des révélations sur l'avenir, chanter en public, être pris d'enthousiasme, tomber en exaltation, les Hébreux les appellent : l'inspiré הַרְשָׁעִי (2 R. 9, 11).

qui ont, assure-t-on, des visions, des révélations, des états d'extase, et dont l'apparition fait toujours une grande sensation dans la tribu. Ces prophètes, — car c'est le nom que les indigènes leur donnent, — ne se contentent pas toujours de faire des prédictions ou de donner aux chefs des avis concernant la politique; il leur arrive quelquefois d'instituer de nouveaux rites et comme de nouvelles formes de culte¹. »

A côté du ministère des prophètes, on pourrait placer celui des sacrificateurs qui, chez les païens comme chez les sémites de l'ancienne alliance, occupe une si grande place; on pourrait parler des fêtes aux nouvelles lunes, des lois sur la pureté qui rappellent celles du Lévitique².

On pourrait dire, enfin, cette coutume, qui toutefois n'est pas générale : au 7^e jour de la naissance, le père, dans une assemblée de parents et amis, donne un nom à l'enfant; on tue ensuite, pour le festin, une vache ou une brebis suivant la fortune de la famille, on la mange et les restes sont distribués aux étrangers.

Quant à la circoncision, ce serait une erreur de croire qu'elle a été introduite en Afrique par l'Islamisme, elle lui est certainement antérieure; elle est couramment pratiquée chez nombre de populations où l'influence mahométane ne s'est jamais fait sentir — elle ne l'est cependant pas par tous les noirs³.

¹ *Journal des Missions évangéliques*, Paris, 1885, p. 179.

² F. Coillard. *Sur le Haut Zambèze*, Paris, 1898, p. 345, 394, 540. Hovelacque, *op. laud.*, p. 311.

³ Les missionnaires chrétiens ont pris à l'égard de cette coutume l'attitude intransigeante et hostile que les judaïsants de la primitive Eglise montrèrent vis-à-vis des païens incirconcis amenés au Christianisme. Cette guerre, comme celle livrée contre tant d'autres coutumes nationales qu'on tient pour liées au paganisme* — ce que ne fait pas l'Islam. — a eu pour effet d'élever une barrière entre les habitants

Il est un point où le génie africain eut pu ne pas se rencontrer avec celui des sectateurs sémites du Prophète. Le mysticisme des peuples noirs aurait pu trouver un écueil dans le déisme musulman originel ; mais la nature accommodante du Mahométan a trouvé un remède dans l'accueil d'éléments çouffiques très populaires sur la côte est. Au centre et sur la côte ouest, les Confréries religieuses ont également mêlé à leur enseignement des doctrines qui « peuvent être synthétisées dans les formules suivantes : « Abnégation de l'être au profit de Dieu ; mysticisme extatique aboutissant à l'hystérie au moyen de pratiques enseignées dans des zaouïa ayant une certaine analogie avec les monastères chrétiens¹ ; » En Afrique, « les croyances mystiques constituent à l'époque actuelle le principe actif qui anime l'Islam, et sa seule force vive. » « La profession de foi musulmane n'invoque toujours que Dieu et son Prophète. Seul, néanmoins, l'ascendant des saints extatiques.... est resté susceptible de faire vibrer la fibre religieuse. » Si l'Islamisme en est arrivé parfois à ne conserver que son nom en Afrique, c'est qu'il lui manquait primitivement ce mysticisme nécessaire au croyant fétichiste.

Cet alliage a permis au noir, tout en acceptant l'Islam, de ne pas renoncer à un de ses divertissements favoris qui est en même temps une de ses formes de culte. L'Afrique païenne dansait devant ses dieux, c'était passé en pro-

d'une même hutte, elle a montré, ce qui n'est pas moins grave, combien était mal comprise la pensée de l'Apôtre de la liberté évangélique lorsqu'il place son message au-dessus des pratiques nationales. * *Journal des Missions évangéliques*, Paris, 1899, p. 388 s.

¹ O. Depont et X. Coppolani. *Les confréries religieuses musulmanes*. Alger, 1897, p. 294.

verbe : « Quand le soleil se couche, toute l'Afrique danse. » Aujourd'hui, on peut encore dire : l'Afrique islamique danse et toujours, sous prétexte de s'anéantir en Dieu ¹.

Et ce n'est pas seulement dans les formes et les notions religieuses que fétichistes et musulmans ont des points de contact, c'est encore dans la vie sociale, ce qui n'est pas indifférent à l'islamisation, c'est jusque dans l'idée de la famille. La vie de ces peuples primitifs est toujours la même. Il y a quelque mille ans, elle était pour Israël ce qu'elle est restée pour les Ismaélites et les tribus africaines.

De la tente du Sémite à la case en roseau de l'Africain équatorial, la différence n'est pas grande, que l'on en considère la forme, la solidité ou les dimensions. Rien ne distingue le palais d'un chef nègre de la case du dernier de ses sujets, également il y a peu de différence entre la demeure du riche Arabe et celle de son frère moins fortuné. Il y a des types de case qui sont comme la tente divisés en deux compartiments, l'un pour le chef, l'autre réservé aux femmes, les grands chefs polygames logeant celles-ci dans des habitations séparées, comme jadis faisait Abraham ².

Des peaux et des tapis d'herbes ou de poils, aux couleurs vives ³, des bahuts ou bien de modestes caisses où sont renfermées les richesses : quelques vêtements, les

¹ Cependant « depuis leur conversion à l'Islamisme les Peulhs ont renoncé aux divertissements favoris des noirs. Caillié fut témoin de la scène suivante : « Les esclaves, hommes et femmes, tous Bambaras, s'étaient mis à sauter, danser et se divertir. Les Foulahs s'en étant aperçus, blâmèrent sévèrement la liberté qu'on laissait prendre aux esclaves... qui reçurent chacun cinq coups de corde dans le dos. » J. de Crozals. *Les Peulhs : Etude d'ethnologie africaine*. Paris, 1883, p. 135.

² Gen. 24, 67.

³ C'est une peau également qui, étendue sur le sol, tient lieu de table, les Israélites la nommait : שֹׁלֶחַ, ce qu'on étend.

armes dont s'enorgueillit le chef, tels sont, pour la tente comme pour la case, les meubles qui suffisent à la vie simple, sobre et sans apparat du noir comme de l'Arabe.

Les vases de poterie au col rétréci, à la base arrondie, ne se peuvent maintenir en équilibre s'ils ne sont appuyés sur des pierres ou enfoncés dans le sable. Cette forme caractéristique indique que les potiers noirs ont copié une industrie née dans un pays de sable et qu'ils se sont inspirés de l'outre de l'habitant du désert : l'imagination du noir est captive de la copie.

Le costume sémite est aussi celui des noirs en contact avec l'Islam et qui n'ignorent pas l'art de tisser. Les Biafars ont une large culotte ; les Wolofs une longue chemise de coton¹, une culotte à larges plis et par dessus ces habits un *boubou* aux amples manches. Hommes et femmes ont, en outre, un grand carré d'étoffe, sorte de pallium, pour se préserver du froid².

La chaussure est rare, et n'est guère adoptée que dans les régions où a pénétré le confort islamique, chez les Wolofs, les Bambaras, au Yorouba et dans le bas Niger : ce sont les sandales des Maures, des Arabes, des Israélites.

Chez les nègres comme chez les sémites, l'unité de longueur sera l'avant-bras, auquel on ajoute ou dont on retranche, suivant la taille de l'individu, soit la main tout entière, soit l'une de ses parties.

Comme chez les habitants de la Palestine, en Afrique, le père est chef dans toute la force du terme, son pouvoir s'étend sur toute la demeure : femmes, esclaves, enfants, tous sont sous sa dépendance absolue. Il achète

¹ Qui rappelle la כתנת.

² C'est la שלמה des Hébreux. Michée, 2, 8.

ses femmes comme Jacob acheta les siennes¹ et c'est justice qu'il les paie, car leur départ constitue une perte pour la tribu qu'elles quittent. Le mariage, c'est l'agrandissement du clan où entre l'épouse. Pour l'Arabe comme pour le noir, la fortune seule limite le nombre des femmes et des esclaves ; lorsque la prospérité augmente, la quantité d'esclaves grandit. Dans ces sociétés, l'homme isolé est perdu : il possède ou est possédé. L'individu n'existe pas à l'état indépendant, s'il est seul, il se réfugie près d'un maître qui est sa défense et son honneur. Les Sérères, les Féloups et les Papels forment, parmi les nègres, une exception remarquable : l'esclavage est inconnu à ces tribus, alors que partout ailleurs il fleurit et fleurira longtemps encore. La solidarité familiale est une loi inévitable, et, dans bien des régions, les parents ont à payer collectivement les fautes d'un des leurs².

Toutefois, il faut noter un point sur lequel noirs non islamisés et Arabes diffèrent : le système de famille chez les nègres n'est pas le patriarcat, comme chez les sémites, c'est une forme plus animale, le matriarcat, la forme la plus simple de la parenté³ : l'héritage d'un individu va, non pas à ses enfants, mais à ceux de sa sœur ; cependant, le père vit bien dans le fils et celui-ci se réclame avec orgueil du nom paternel, comme c'est également le cas chez les sémites.

Les modes de groupement sont assez variés. Généralement le village est formé des frères et des fils du chef,

¹ Gen. 31, 15.

² Cette conception ne se modifie en Israël qu'au temps des prophètes. Cf. Ex. 20, 5 avec Jér. 31, 29.

³ Nous entendons par matriarcat cette coutume bien connue en vertu de laquelle les biens passent de la mère à l'enfant, le père léguant les siens à sa sœur ou à la lignée de celle-ci.

c'est la congrégation, le clan sémite ; la tribu réunit plusieurs villages comme le camp ou l'assemblée des fils d'Israël réunissait plusieurs congrégations. Les anciens forment le conseil du chef. Il y a parfois des tendances centrifuges, les rameaux se détachent du tronc, à la suite de querelles ou plus souvent, parce que la contrée ne peut plus nourrir tous ses habitants : c'est ce qui se passa entre Abraham et Lot, Ephraïm et Manassé.

Les difficultés se règlent dans des assemblées, Jethro ¹ en expose les bases communes à tous ces peuples.

Ajoutons que le noir africain est orateur par goût et par instinct, ce qui allonge indéfiniment les plaidoyers : pendant des heures entières, infatigable, il plaidera sa partie, stimulé par l'attention soutenue d'un auditoire épris des belles périodes, et s'élèvera souvent à une véritable éloquence ; son adversaire ne montrera pas moins d'ardeur à la réplique : ce sera le palabre.

Si l'éloquence de Mahomet lui fournit « un moyen d'action tout puissant sur un peuple infiniment sensible au charme du beau langage ² », on peut comprendre l'attrait que ses disciples exerceront sur les indigènes. « L'al-légorie, qui est un genre de prédication goûtée du noir, est très en vogue dans l'Islam ³ ». L'image, qui tient une si grande place dans les littératures sémitiques, est, en effet, le fond de l'éloquence de l'Africain ; il l'emploie à outrance, souvent avec à-propos et parfois avec une hardiesse qui nous déconcerte, mais qui le charme et constitue pour lui l'art du beau langage ⁴.

¹ Exode, 18, 13.

² Renan *op. laud.*, p. 292.

³ Castries (C^{te} Henry de). *L'Islam, impressions et études*. Paris, 1896.

⁴ Pour nous l'expliquer, qu'on songe à la déception que cause à notre esprit des passages de discours comme : Esaïe, 18, 5, où l'orateur change d'image sans avoir épuisé la première ; ce qui,

Chaque langue a son génie, et, avec nos talents oratoires, notre éloquence affinée par la rigoureuse éducation d'un intellectualisme exigeant, nous ne savons satisfaire l'oreille des Africains, de même que leur musique ne peut charmer la nôtre. De la brousse profonde et obscure ou du désert transparent et sonore, la même musique bizarre et fantastique s'élève : le battement sourd et continu du tam-tam nègre accompagne, de sa cadence invariable, les chants modulés en tons mineurs tragiquement tristes, par des voix qui passent des notes les plus graves aux tons suraigus. Cette musique étrange, si bien en harmonie avec ce milieu fait de contrastes violents, de lumière aveuglante et d'ombre impénétrable, captive et passionne le fils de l'Afrique ; elle fuit notre oreille obsédée dès que nous voulons la fixer ; ainsi en est-il de l'impression que nos paroles produiront sur leur pensée : ils n'en retiendront rien. Charmés par les leurs, ils ne seront même pas intéressés par nous.

Ceci est bien propre à nous faire comprendre le rôle qu'un Paul ou un Apollos ont pu jouer à l'origine du Christianisme : ils ont été comme un pont jeté entre deux mondes, reliant Israël et les Gentils. Un fleuve seulement les séparait, alors qu'un océan se creuse entre l'africain et le caucasien : espérer unir les deux bords, c'est chimère. Tandis qu'entre le noir et le sémite il y a parenté religieuse et morale, de tempérament et de mœurs, entre le noir et l'européen il n'y a que des dissemblances.

Un missionnaire dit excellemment : « Le monde noir est séparé du monde blanc par des abîmes que, dans

dans nos langues, semblerait une lacune, constitue pour celles de l'Afrique, aussi bien que pour la littérature hébraïque, une ressource et même une richesse littéraire.

l'état actuel des choses, on ne peut complètement combler ou franchir. Africains et Européens sont des hommes, des frères, cela saute aux yeux, mais des frères qui, ayant vécu sous des latitudes différentes, absolument séparés les uns des autres, ont pris chacun ses habitudes de penser et d'agir¹. » On peut dire que les uns et les autres ont reçu des dons différents par suite d'une vie différente. En sorte qu'« il ne faut guère se flatter de les voir arriver définitivement à une civilisation comparable à la nôtre ; » c'est « le témoignage unanime de tous les explorateurs qui ont écrit avec bonne foi sur la condition intellectuelle et sociale des noirs de l'Afrique sus-équatoriale² »

On peut en dire autant des Bantou. La puissante vitalité de cette race a fait faire les pronostics les plus optimistes, on a été jusqu'à dire qu'ils étaient capables de haute civilisation³. Mais, si on serre la question de près, on est amené à se demander pourquoi ces noirs sont restés, eux aussi, stationnaires, malgré leurs dons sensiblement supérieurs ? Pourquoi, par exemple, ils ne sont jamais arrivés à fixer leur pensée par l'écriture ? Pourquoi, doués d'un sens musical au moins égal au nôtre, se bornent-ils à l'assimilation, ne se révèlent-ils pas compositeurs ? Le jugement porté sur la race nègre s'applique donc également aux Bantou.

Ce jugement qu'on peut qualifier de paradoxal parce que d'ensemble n'est pas seulement le résultat d'observations rapides et superficielles sur des tribus que notre

¹ *Journal des Missions Evangéliques*, Paris, 1899, p. 283. cf. J.-L. Lienard : *La religion des patriarches*, p. 10. Fischbacher. Paris. 1899 et H. Dieterlen : *Ad. Mabilie*, Paris, 1898, p. 52, ss.

² Hovelacque, *op. laud.*, p. 441.

³ Atterbury, *op. laud.*, p. 50.

contact n'a fait qu'effleurer. Il reste vrai même appliqué à des noirs comme ceux du Sénégal, de Sierra Leone ou de Libéria, sur lesquels notre action se fait sentir depuis cinq ou six générations¹.

Notre civilisation européenne ne sera jamais celle des Africains ; l'avancer, c'est appliquer aux noirs une observation vraie sous toutes les latitudes : toute expérience est personnelle. Il est possible qu'on puisse, en partie, s'approprier celles d'autrui ; encore faut-il le vouloir. Pour que le nègre puisse, dans la moindre mesure, bénéficier d'expériences faites par une autre race, il faudrait qu'il le désirât ; en outre, il serait nécessaire que la contre-épreuve faite par lui chaque jour, sous un climat autre et avec un tempérament différent, fût concordante. C'est dire qu'il faudrait que plusieurs éléments de son individualité physique ou morale fussent autres ; il en est que l'éducation pourrait — peut-être — modifier, mais il en est qui dépendent de l'habitat où ces races sont cantonnées et qui restent immuables. C'est pourquoi on a pu dire : « Les races équatoriales ne peuvent pas se maintenir au même niveau moral que les habitants de climats plus froids². »

L'Africain est l'esclave-né d'un état de chose auquel nulle puissance *humaine* ne changera jamais rien. L'être est ce que son milieu le fait, ceci est à tel point vrai que le blanc, transporté en ces climats, n'éprouve plus tel besoin, qu'en son pays d'origine, il ressentait très vivement ; son esprit inventif, qui créa certains arts, s'endormirait faute d'aiguillon. au bout de quelques générations, en admettant qu'une lignée européenne

¹ Cf. la note 2, p. 73.

² R. N. Cust, *op. laud.*, p. 12.

puisse se développer dans le centre africain. Ailleurs le génie natif s'aiguisé, se perfectionne ; ici l'implacable soleil éclaire sans variation, les mêmes objets et les mêmes gens¹ ; ceux qui sont, par exception, supérieurs grandissent en expérience de la vie et des choses, mais cette connaissance leur reste personnelle et s'éteint avec eux, les descendants n'en profitent pas².

N'ayant pas de mémoire écrite, le noir n'a rien retenu : le temps efface toutes les traces qui dépassent la génération précédente et le noir d'aujourd'hui ressemble à celui d'il y a dix siècles³, continue de vivre au jour le jour de son présent incertain qu'il aime, insouciant de son passé, et sans avenir. Non seulement la tradition écrite lui manque, mais la tradition orale même ne remonte, bien obscurcie, qu'à quelques générations ; encore faut-il que ce soit de ces souvenirs qui frappent l'imagination populaire. Le noir, même le plus avancé, n'a pas d'histoire⁴ et ce qui lui en tient lieu, ses légendes mêmes se déforment, s'augmentant d'éléments nouveaux d'origine étrangère, empruntés parfois à l'enseignement chrétien⁵.

L'idée du progrès, telle que nous la concevons avec ses conséquences, est « antipathique à ses instincts », à ses traditions, à son atavisme⁶. Sans doute, tous les

¹ « A Land where all things always seem the same. »

² Dr P. Barret : *Les noirs*, Paris, 1892, p. 65.

³ « Nous les trouvons (ces races) ce qu'elles étaient il y a quatre cents ans, mille ans peut-être ; mêmes huttes, même nourriture, même costume ou absence de vêtements, même caractère, mêmes habitudes. » Vallon, *Revue maritime et coloniale*, t. IX, p. 37.

⁴ J. de Crozals, *op. laud.*, p. 247.

⁵ Voir note 2 p. 28.

⁶ *Journal des Missions évangéliques*, Paris, 1892, p. 370 et 1899, p. 283 et ss.

Africains ne se ressemblent pas exactement, mais entre les peuplades les plus diverses, la dissemblance, en réalité, n'est pas excessive¹. Le fond de leurs instincts et de leurs mœurs constitue une commune individualité². Il y a des tribus qui ont atteint la déchéance, il en est d'autres qui naissent : qu'on étudie la mentalité des individus qui composent celles-ci ou celles-là, on s'apercevra qu'elle est invariablement uniforme.

S'ils évoluent, cette évolution est toute physique et nullement morale ou intellectuelle. Ces races ne marchent pas : elles piétinent. Le noir croît en dormant, il subit l'étiolante influence de son climat.

Ce serait une erreur de le comparer à l'Européen des siècles passés³. Si le Christianisme donne un jour à ces races l'impulsion qu'elles semblent attendre pour évoluer vers un état plus parfait, elles pourront passer par des phases qui rappelleront celles de notre histoire, atteindre à un siècle qui équivaldra à notre XIX^e siècle : ces deux périodes se pourront valoir, elles ne seront pas semblables. En attendant, cette heure décisive ne semble pas avoir sonné, l'uniformité, l'inertie reste le fond de leur caractère.

On les compare encore — et à tort — à l'enfant⁴. Le noir est un homme avec toute sa personnalité⁵ dont il a le vif sentiment. Il ne naît pas avec le goût d'observer qui caractérise l'enfant. S'il manque de sens observateur, il n'a pas non plus un besoin inné d'acquérir sans

¹ Hartmann. *Les peuples de l'Afrique*, traduction française (Germes Baillère). Conclusion, p. 255 s.

² M. H. Kingsley, *op. laud.*, p. 124. — Barret, *op. laud.*, p. 6.

³ M. H. Kingsley, *op. laud.*, p. 382 et s.

⁴ Hovelacque, *op. laud.*, p. 424.

⁵ Bonzon (Ch.) *A Lambaréné*, Nancy, 1897, p. 116.

cesse de nouvelles connaissances. Montaigne a dit avec un sens profond : « Les jeux des enfants ne sont pas des jeux et les fault juger en eulx comme leurs plus sérieuses actions. » Du noir, nous dirons que ses plus sérieuses actions il les fait comme jeux.

Dans la première jeunesse, son intelligence est sensiblement égale à celle des enfants blancs du même âge ; son esprit est vif ; il s'assimile facilement les notions qu'on lui présente ; sa mémoire est prodigieuse et sûre. Malheureusement il ne gagne pas à vieillir¹ ; l'âge de la nubilité marque pour lui l'apogée du développement intellectuel auquel il pourra prétendre et comme son point d'arrêt². A partir de cet âge, le noir, s'il change, ne progresse plus ; on ne peut dire qu'il recule, il bifurque ; cet enfant, cet adolescent, qui semblait plein d'aspirations vers le progrès, plein du désir ardent d'avancer dans la vie, de faire un pas au-delà de ce qu'avaient fait ses pères, cet enfant devenu homme s'arrête dans son élan : désormais il parcourra, sans essayer de s'en écarter, l'orbe immuable que ses ancêtres ont couru.

Enfin, si on ne peut le comparer à un de nos enfants dont la soif d'apprendre est juste l'opposée de celle de cet être, las de n'apprendre jamais, qu'est le noir, on ne peut non plus le comparer à un paysan arriéré comme quelques-uns le font³.

Aussi bien que l'enfant, nos paysans ont soif de plus et de mieux ; s'ils restent ignorants, cela dépend de leur

¹ P. Barret (D'). *L'Afrique occidentale*, Paris, 1888, t. II, p. 345.

² P. Barret, *Les Noirs*, p. 13. — A. de Quatrefages. *Bulletin de la Société d'Anthropologie*, 1860, p. 428. — A.-H. Keane. *Ethnology*, Cambridge, 1896, p. 266.

³ Ch. Bonzon. *op. laud.*, p. 118.

milieu, lorsqu'ils cessent d'habiter leur campagne, ils se policient.

Plus encore, entre les noirs et les paysans, il y a cette autre différence que ceux-ci épargnent jusqu'à l'avarice et travaillent jusqu'au bout des forces, aucun de ces caractères ne s'applique à ceux-là : par contre, les nègres ont, dans leur maintien et dans leurs sentiments, une dignité, une distinction morale natives étrangères aux paysans hirsutes. Ils rappellent plus le seigneur que le vilain.

Comparer l'Africain à telle ou telle catégorie d'êtres que nous connaissons, peut être un moyen facile d'analyse, mais il est inexact, nous le rejeterons, renonçant à dire l'impossible pour nous ¹ : ce qu'est le noir ; notre tâche, d'ailleurs, n'est pas de faire une psychologie ; aussi bien, si tel était notre but, nous ne saurions l'atteindre, ne pouvant pénétrer cette âme si différente de la nôtre. Nous l'avons dit : un abîme nous sépare.

¹ Cf. p. 8.

CHAPITRE II

Moyens d'influence et cause de succès de l'Islam Obstacles à sa marche

Marche lente de l'Islam. — Metissage. — Les Confréries religieuses :
Qadriya et étudiants. — Senoussiya et esclaves libérés. —
Tidjaniya. — Djehad. — Commerce arabe.

Ils connaissent peu le passé de l'Islam ceux qui le représentent s'avancant rapide comme un ras de marée ! Loin d'être de date récente là où il règne en maître, son infiltration remonte à une époque reculée.

C'est lentement qu'il envahit le pays. Pour atteindre aux limites actuelles, il n'a pas mis moins de douze siècles et demi, et nul ne sait le temps qui s'écoulera avant qu'il règne en souverain sur les contrées qu'il travaille aujourd'hui.

Mahomet ne s'empare pas du centre africain comme un vautour qui fond sur une proie, ainsi qu'une puérile crainte, un intérêt politique ou une haine religieuse le prétendent.

En effet, depuis le ^{vii}^e siècle, époque à laquelle l'Islam prit racine sur la côte orientale, parmi les Somalis¹, jusqu'au ^x^e siècle où il était déjà au Tchad venant de l'Atlas, au Sénégal venant de Barbarie, et à

¹ G. Révoil. *La vallée du Darror*, Paris, 1882, p. 315.

nos jours où il atteint et dépasse dans l'Ouest-africain le 20°, il n'a cessé d'avancer, mais avec quelle lenteur !

Au Darfour, son influence ne s'exerce pas depuis moins de cinq cents ans. Dès le xiv^e siècle, les Arabes de Tangur, émigrants de Tunis, firent route à travers le Bornou et l'Ouadaï et atteignirent le Darfour¹.

Au Ouadaï, il s'est établi dès le commencement du xvii^e siècle, lorsqu'Abdul-Karin fonda ce royaume, en 1612.

Tout à travers la Guinée, dans le rectangle formé par Mousardou, le cap des Palmes, l'embouchure du Niger et Bida, les musulmans entament les fétichistes, mais la quasi-ignorance dans laquelle nous sommes des événements qui s'y passent ne permet pas de donner des renseignements précis et d'affirmer, comme le font certaines Revues, que l'Islam est maître de ces contrées.

On tire généralement « une ligne idéale depuis le Golfe de Bénin jusqu'à Zanzibar » pour marquer la limite des conquêtes de l'Islamisme en Afrique². Au même prix, on peut comprendre l'Afrique entière³.

Pour ramener les choses à leur juste proportion, c'est assez de dire que, derrière les contreforts du

¹ L'un des leurs, nommé Ahmad, réussit à accaparer la faveur du roi païen dont il devint l'héritier. L'influence civilisatrice exercée par ce chef et ses descendants fut, probablement, accompagnée de tentative de prosélytisme, mais, somme toute, il semble que ces immigrants aient peu fait pour l'extension de l'Islam dans leur patrie d'adoption. M. Montet, qui sans doute ne connaît pas l'Islamisme de fait et les régions qu'il occupe en Afrique, anticipe sur l'avenir lorsqu'il livre le Darfour entier aux musulmans et fait des Baggara les plus fervents parmi les disciples du Prophète. *Revue de l'Histoire des religions*, 1885, t. II, 12, p. 265. F. Montet.

² Montet, *op. laud.*, p. 266.

³ Il y a des musulmans partout, soit comme charpentiers, soit comme tirailleurs ou interprètes. Il serait aussi vrai de dire que l'Afrique est chrétienne, car les chrétiens missionnaires ou autres, sont également répandus sur toute sa surface.

Golfe de Guinée, l'Islam s'avance parmi les Mandingues, une des races supérieures de l'Afrique sus-équatoriale ¹. En maints endroits, les Peulhs ont traversé leur territoire dans lequel la population est très peu compacte, aussi dans les contrées où le fait s'est produit, les Mandingues sont devenus « de zélés et parfois rigides mahométans ² » bien que certains auteurs affirment qu'ils n'ont pas complètement abandonné leur fétichisme.

Dans l'Adamaoua, l'Islam est tout puissant depuis que Danfodio, en 1837, l'y installa sur les ruines de plusieurs royaumes païens qui résistaient à la propagande islamique.

Maintenant, des rives du Binoué, qu'il a suivies, il se dresse, menaçant les tribus bantou établies sur les rives de la Sangha. Il s'occupe actuellement à relier les deux fleuves par un essaimage de colonies ³.

L'Adamaoua, c'est la sentinelle avancée de l'Islam vers le centre même de l'Afrique. C'est de ce point terminus que part ce courant nord-sud d'islamisation qui se dirige sur le Congo ⁴.

Les progrès de l'Islam derrière le Calabar et le Cameroun permettent d'espérer que les coutumes sanglantes qui ont si tristement rendu célèbres ces contrées touchent à leur fin. Ses conquêtes, quoique lentes, marquent cependant un progrès graduel très appréciable ; elles sont dues, en partie, à ce qu'il représente la puissance opposée à l'étranger, à l'envahisseur qu'est le blanc aux yeux de l'Africain.

¹ Hovelacque, *op. laud.*, p. 145, W. Winwood-Read, *African Sketchbook*, v. I, p. 303.

² *Revue coloniale*, t. VII, p. 375.

³ Voir la note 1 page 51.

⁴ Voir notre page 18.

La région comprise entre l'Adamaoua, le Haut-Oubanghi, le Dar Banda et l'Ouadaï est inconnue, les rares auteurs qui en parlent restent dans le vague ou se contredisent.

Plus à l'est encore, entre le Nil et l'Arahouimi, l'Islamisme n'a fait jusqu'à ce jour que peu de progrès, le libre passage laissé à nos dernières explorations — qui n'ont même pas rencontré de musulmans — le prouve assez. Il semble qu'avant d'entamer les Bantou, l'Islamisme venu du nord se recueille et mesure ses forces ; peut-être a-t-il été distrait dans sa marche en avant par l'effort qu'ont imposé au gros de son armée les guerres livrées dans le Soudan français par nos armes et, peut-être aussi, celles conduites dans le bassin du Nil par les forces égyptiennes.

Si l'Islam s'est installé puissamment dans l'Adamaoua, si, en soixante ans, il a parachevé la conquête de Danfodio, il ne faut pas l'oublier, cette conquête avait été précédée d'une islamisation par le métissage ¹. Cette contrée, avec le Yorouba qui fut, il y a un demi siècle, la frontière extrême de l'Islam, est devenue aujourd'hui, à cause de son voisinage du Tchad, une de ses forteresses ; ce n'est pas la seule où le métissage agisse comme auxiliaire de l'islamisation.

Au Soudan, on l'a déjà vu, aussi bien que dans l'Afrique orientale, l'union des Arabes, des Peulhs et des Berbères avec les noirs, qu'il s'agisse des nègres ou des Bantou,

¹ Ce dont on s'aperçoit facilement à ces seuls indices : les lèvres des Battas sont peu projetées, les traits sont réguliers, l'influence peulhe se fait sentir ici assez vivement. On peut faire la même remarque à propos des Falis et des Igarra. Hovelacque, *op. laud.*, p. 201.

a constitué une race moyenne qui ne semble pas vouée à l'immobilité. Elle sera même un excellent terrain de culture pour l'Islamisme : en effet, la possibilité naturelle qu'a le musulman de s'assimiler aux races noires est une des grandes causes de progrès social, de prosélytisme et de conquêtes durables. La parenté de sang qui unit les musulmans et les fétichistes nous explique, tout d'abord, la facilité avec laquelle les propagateurs de l'Islam sont portés à admettre les coutumes locales, à faire « des concessions aux habitudes, aux pratiques, aux cérémonies civiles et religieuses des peuples qu'ils vont convertir et avec lesquels ils ont des usages communs ¹ » ; et, ensuite, elle fait comprendre que, de leur côté, les idolâtres soient au premier chef enclins à adopter la religion d'hommes qui sont membres de leur famille, qui ne diffèrent d'eux que par une supériorité toujours enviable.

Du fait que les musulmans ressemblent parfois à des païens, nous ne concluons pas que le fétichisme, dans telle région, est vaincu par l'Islam. Les concessions ne sont que temporaires, elles sont une transition, elles permettent une islamisation qu'un purisme musulman ne saurait obtenir.

Enfin, par le métissage, nous découvrons pourquoi les seuls progrès sociaux et moraux obtenus par l'Islam des Arabes ou des Peulhs, sur les noirs, sont décisifs, c'est que ces progrès voulus des indigènes sont seuls conformes au génie de leur race. Au point de vue religieux, on est donc en présence d'un mode d'islamisation dont l'importance ne le cède en rien à ceux que nous aurons à examiner par la suite.

¹ Montet, *op. laud.*, p. 281.

De l'Ouadaï à l'Océan Atlantique s'étend une région que l'Islam travaille par un mode de propagande dont l'action, en ce siècle, peut être considérée comme très importante, nous voulons parler des Confréries religieuses. Beaucoup d'auteurs attribuent, à juste titre, à leur influence, la rénovation de la foi musulmane en Afrique, ces derniers temps. Cependant, il ne faut rien exagérer : les Confréries religieuses ont réveillé une foi endormie et purifié l'Islam africain abâtardi, elles n'ont point posé les fondements sur lesquels s'élève, comme un solide édifice, cette foi renouvelée. Leur activité pourrait se ralentir, leur prestige diminuer ; combattues par la puissance européenne, elles se verront peut-être vaincues, comme le furent les Wahhabites, avec elles, ne disparaîtront pas les causes de l'extension de l'Islam dans l'Afrique moyenne.

Parmi ces Confréries qui sont nombreuses et dont les ramifications sont multiples, nous distinguerons : les Qadriya¹, dont l'action, dans le champ restreint que nous étudions, s'exerce à l'ouest, notamment au Sénégal, — les Senoussiya², à l'est vers le Tchad, — les Tidjaniya³, au centre, sur le Niger.

Au Sénégal, l'Islam s'est installé depuis qu'au milieu du XI^e siècle, Abdullah-ibn-Yassin, mort en 1059, accepta de fonder un monastère. Les circonstances le chassèrent de son pays et l'obligèrent à s'établir sur le fleuve Sénégal. De là, ses élèves berbères s'élancèrent vers l'est, pour réformer le Mahométisme corrompu de leurs com-

¹ Fondé en 1079 par A'B'del Qadèr-el-Djilani.

² Fondé en 1835, dérivés des Khadiriya, * par Si Mohammed ben Si A'li ben Senoussi. * Fondé en 1713 par A'bd-el-A'ziz ben Debbagh.

³ Fondé en 1737 par Si Ahmed ben Mohammed.

patriotes et pour convertir les païens. Par la suite, l'Islam se développa au Sénégal grâce aux fréquentes relations avec les Mahométans du nord, les Arabes de l'oasis d'Al-Hodh, et à l'influence des marabouts.

La Confrérie des Qadriya se rattache à quelques centres du Sahara, comme Oualata et Tombouctou. Entre les 15° et 20°, ils ont des agglomérations d'adeptes isolées en plein pays fétichiste; ce sont parfois des colonies formées de groupes qui émigrent, telle une bouture détachée du tronc; un de leurs modes favoris d'islamisation consiste à essaimer¹. C'est ainsi qu'autour de Moussardou, un de leurs anciens essaims, se sont fondées les colonies de *Billallah*, *Dhakhirallah*, *Mohammedou*, *Biallah*, *Médina*. De proche en proche, ils se sont ainsi répandus chez les Sousous, les Timanis², et jusque dans la colonie anglaise de Sierra-Leone³. Souvent, ce sont des villages qui passent en bloc du fétichisme à l'Islamisme.

Les ennemis de l'Islamisme déclarent que de tels convertis n'ont qu'un vernis religieux; il est vrai, mais avec le temps, les Qadriya achèveront leur œuvre, tout en ébauchant, ailleurs, quelque chose de nouveau.

On parle de la marche rapide de la religion du Prophète; nous avons, au Sénégal, une preuve qu'elle

¹ On pourrait se demander s'il n'est pas regrettable qu'un semblable plan conçu par l'Institut de Sainte-Chrischona, relaté par le *Journal des Missions Evangéliques*, 1887, p. 395 à 400, n'ait pas été mis en exécution.

² *Les Missions Evangéliques, L'Afrique*. G. E. Burkhardt et R. Grundeman, Lausanne. 1886, p. 47.

³ Les Qadriya ont « de nombreux moqaddim* disséminés dans tous les pays du Sénégal, voire même jusque dans la Gambie anglaise. O. Depont, *op. cit.*, p. 318. — * Le moqaddim est parmi les khouan un chef d'origine étrangère, tandis que le cheikh est un chef appartenant à la famille héritière.

est, au contraire, lente à désespérer ceux — et ils sont nombreux — qui prennent leurs rêves pour des réalités.

L'Islam couve ces contrées depuis des siècles, maintenant il commence à être connu, apprécié et, quoique fétichistes, les habitants et les chefs de quelques États admettent volontiers des marabouts comme légistes, faiseurs d'amulettes ou écrivains publics, et la présence seule de ces musulmans instruits suffit à provoquer d'assez nombreuses conversions.

Les Qadriya fournissent ces fonctionnaires et, par eux, trouvent un crédit énorme auprès des populations. Ils les forment dans des centres qui, pour n'avoir pas l'importance des universités situées au nord du désert, pour être souvent objets du mépris des adversaires¹, n'en jouent pas moins un rôle remarquable dans l'accroissement de l'Islam. Boporo, Kankan, Mousardou et Timbo n'étaient encore, il y a quelques années, que des agglomérations en plein pays fétichiste, maintenant ce sont des centres — Timbo seul compte plus de 100.000 habitants — en pays islamisé.

C'est ainsi qu'en s'employant diversement, les Qadriya font, dans notre colonie du Sénégal et bien plus loin — leur champ d'action s'étend « du Sénégal aux Kong, près de la chaîne côtière du golfe de Bénin² » — une propagande couronnée de succès, et cela, grâce à notre autorité, en ce sens qu'elle ne se poursuit plus comme jadis dans un pays tourmenté par de continuelles révoltes de roitelets, mahométans à l'occasion; grâce aussi à la bienveillante neutralité de nos gouvernants, musulmans

¹ *The Church missionary Atlas*, Londres, 1887, p. 30.

² Le Chatelier, *op. laud.*, p. 101.

de tempérament, souvent de mœurs et parfois de conviction.

L'action des disciples de A'bdel Qadèr-el Djilani est toute d'exemples personnels et de diffusion de l'instruction¹. Ils n'admettent que les conversions libres et, qu'ils soient en contact avec les fétichistes ou avec les « hommes du Livre, » ils restent « fidèles aux principes de leur fondateur et, à la tradition de leur ordre. » N'est-ce pas leur chef, devenu depuis l'un des Saints les plus vénérés de l'Islam, qui, navré de l'erreur des chrétiens, se bornait à prier Dieu de les éclairer² ?

Les adeptes des Qadriya, en outre des services qu'ils rendent comme fonctionnaires, s'emploient donc comme instituteurs. Autant que faire se peut, dans chaque village, ils ouvrent une école. Là, des enfants de 8 à 14 ans répètent indéfiniment, en regardant une planche, des phrases qu'ils semblent lire et, qu'en réalité, ils mémorisent. Lorsqu'ils ont suivi plusieurs années ces cours, ils ont une connaissance parfaite des formes extérieures de leur religion : les

¹ La règle de conduite qui dirigea la vie d'Abdul Qâdir fut l'amour de son prochain et la tolérance. Bien que des rois et des hommes puissants par les richesses l'aient comblé de dons, sa charité sans bornes le garda toujours pauvre, et dans aucun de ses livres ou de ses préceptes, on ne trouve des expressions de malveillance à l'égard des chrétiens... Cette attitude tolérante, il la légua comme un héritage à ses disciples et elle fut une caractéristique frappante de ses adeptes en tout temps. T.-W. Arnold : *The preaching of Islam*. L. Rinn, *op. laud.* p. 174. — Le Chatelier, *op. laud.*, p. 100 à 109.

² Carra de Vaux, *op. laud.*, p. 96. Le chef des Qadriya « Sidi el-Djilani est de tous les musulmans celui qui aime le mieux Jésus. Son âme ouverte à la pitié comprit que, en dehors de la révélation un peu sèche de l'Islam, une autre révélation plus tendre était descendue plus près de la souffrance humaine. Il eut un peu l'intelligence de cette puissance d'amour qui émane du Christianisme et qui est, aux yeux des foules qui ne raisonnent pas mais qui sentent et qui souffrent, le signe éternellement clair de sa divinité.

génuflexions du salam, la récitation des prières ; en outre ils ont pu se créer des camaraderies, mais ils sont loin d'avoir une réelle instruction. Dans ces écoles, on ne cherche pas tant à les instruire qu'à les rompre par une gymnastique suggestionnante à certaines pratiques ; ce procédé d'enseignement rappelle étrangement celui qui est usité dans les séminaires catholiques. L'être ainsi stylé ne s'affranchira plus de cette servitude à laquelle d'ailleurs sa passivité l'a disposé et où elle le retient ¹.

Des écoles Qadriya, où pendant de longues heures le « serign ² » inlassable marmonne le texte inscrit sur la tablette, nous verrons sortir une élite qui formera ces bandes d'étudiants dont le rôle n'est pas sans importance pour la propagation de l'Islam. Ils viendront des régions voisines du Tchad, de l'Adamaoua, du Yorouba, des pays Haoussa, du Bornou, de l'Ouadaï, de plus loin encore, des rives océaniques de la côte ouest et même des colonies christianisées ; traversant à pied le désert, ils s'élanceront vers l'Orient pour aller, avides de savoir et toujours plus nombreux ³ dans les centres de Kairouan, Fez, Tripoli, Al-Azhar (au Caire), pour étudier la théologie ou la jurisprudence ⁴.

¹ J. de Crozals, *op. laud.*, p. 141. « Pour avoir une idée exacte de ce que sont ces écoles musulmanes, on peut emprunter à Rohlf's la description qu'il a faite des grandes écoles de Kouka, dans le Bornou. Il y a actuellement de 2.000 à 3.000 élèves, échelonnés de 5 à 25 ans. On ne leur enseigne qu'à lire et à écrire mécaniquement ; plus tard, ils apprennent les surates nécessaires pour la prière ; quand ils les possèdent bien, ils passent pour des gens très instruits. Tous ces étudiants ont pour vêtement une peau de chèvre ; ils portent une tablette de bois, un petit encrier en terre avec quelques plumes en roseau et une calebasse qui leur sert d'écuelle. »

² Instituteur musulman.

³ *Annales de l'Extrême Orient et de l'Afrique*. Mai 1884, p. 341.

⁴ T.-W. Arnold, *op. laud.*, p. 286. L'étudiant qui a terminé ses études à la Mosquée d'Al-Azhar, au Caire, est honoré — eu égard à sa science

Ce sont ces jeunes gens que les missionnaires chrétiens rencontrent aux postes avancés de nos missions du Soudan et avec lesquels ils entretiennent de bons rapports.

Lorsque ces étudiants sont de retour dans leur patrie, ils ne tardent pas, par leur supériorité intellectuelle et leur éducation, à obtenir une grande influence sur leurs compatriotes dont ils ne se distinguent ni par leur concept, ni par leurs habitudes et leur manière de vivre.

C'est alors qu'ils développent la pensée religieuse de ces peuples, mahométans souvent de geste plus que de conviction¹. Ils sont les docteurs qui les conduisent au

de la théologie et de la loi islamique — comme un homme de savoir ; parfois aussi, il s'adonne à la médecine, ou pour le moins on a souvent recours à lui pour obtenir des talismans qui consistent en textes du Coran, cousus dans des morceaux de cuir ou d'étoffe et attachés soit aux bras, soit autour du cou, ce dont il peut tirer profit, comme moyen d'augmenter le nombre des convertis... Ces instituteurs religieux sont considérés avec le plus grand respect... Leur personne est tenue pour tellement sacrée qu'ils peuvent parcourir, sans être inquiétés, les contrées de chefs, non seulement hostiles les uns aux autres, mais même en état de guerre... Si on peut dire que l'Islam possède un collège missionnaire, c'est à la Mosquée d'Al Azhar que, assurément cette dénomination convient le mieux. Les étudiants y affluent de tous les points du monde musulman, et parmi eux, il y a toujours un contingent fourni par l'Afrique nègre... Leurs études terminées, nombre d'entre eux deviennent des missionnaires parmi la population païenne de leur patrie. Ce premier pas fait, par son savoir et son éducation supérieures, le missionnaire mahométan ne tarde pas à exercer une grande influence sur les gens au milieu desquels il s'est installé. En cela, il est aidé par le fait que ses habitudes et sa manière de vivre sont semblables à bien des égards aux leurs... et par son mariage avec une femme indigène, étant ainsi admis dans leur système social, il voit son influence s'affirmer d'une manière permanente, et le plus naturellement du monde, il répand graduellement la connaissance de l'Islam parmi eux.

¹ On aime représenter les sectateurs de l'Islam comme des ignorants ; il est possible qu'il en soit ainsi ailleurs. Dans l'Afrique moyenne, ils se distinguent bien plutôt par une culture intellectuelle supérieure à celle de leur milieu. C'est ainsi que Rahmat Allah essaya de réfuter le livre que le Dr Pfander écrivit contre la religion de Mahomet. Les Sierra Léonais ne sont pas restés indifférents à cette controverse et on peut voir nombre de musulmans

point culminant de leur évolution. Mais cette évolution n'est point indéfinie. Arrivés là, les peuples semblent se faire un siège, ils n'ont plus qu'à mourir comme les peuples d'Orient qui ont cherché leur salut dans la foi islamique et qui ont trouvé et prouvé que cette voie était une impasse.

Ce point d'arrêt est, en effet, bien en deçà du « couronnement de l'évolution religieuse de l'humanité ¹ » qu'est le Christianisme. Ce serait s'illusionner étrangement que de considérer le Mahométisme comme une étape vers la religion du Christ, ainsi que le font quelques-uns ². Plus la notion de la divinité se précise dans l'esprit du musulman, plus elle devient dissemblable de la notion chrétienne. Le Dieu de la Bible n'est point le Dieu du Koran.

Les Etats soudanais islamisés depuis longtemps, ceux, par exemple, qui sont situés à l'ouest de l'Ouadaï jusqu'au Bornou, jusqu'à Tombouctou même, ont vraisemblablement accepté, au moins en partie, les doctrines senoussiennes ³. C'est au milieu de ces tribus soudanaises, allant de l'Africain le moins développé — tels

et de chrétiens lisant et discutant ces ouvrages. — E.-W. Blyden, *Christianity, Islam and the Negro race*, Londres, 1887, p. 4 et Perron, *l'Islamisme*, Paris, 1877, p. 41. — *Report of the Missionary Conference*, Londres, 1888, p. 20.

¹ A. Sabatier : *Esquisse d'une philosophie de la religion...*, Paris, 1897, p. 175.

² B. Bosworth-Smith : *Mohammed and Mohammedanism*, p. 237. — « *Times* » 8 octobre 1887. The Church congress. R^d Canon Isaac Taylor.

³ L. Rinn, *op. laud.*, p. 513. — A. Le Chatelier, *op. laud.*, p. 71. — H. Duveyrier, *La confrérie musulmane de Sidi Mohamed Ben'Ali Es-Senoussi*, Paris, 1884, p. 80. dit : Timbouktou (Lat. N. : 17° 51' 0" ; Lat. O : 5° 42' 35"). — Ville au nord du Dhiôli-Ba (ou Niger) avec une zaouiya de la confrérie, fondée récemment. — O. Depont et X. Coppolani, *op. laud.*, p. 455.

les Kanoris — à l'Africain affiné — tels les Haoussas — que s'affermît leur influence.

Le désir des Senoussiya de réformer la religion païano-musulmane des noirs africains ne peut pas ne pas trouver bon accueil aux environs du Tchad.

Les relations des habitants de ces contrées sont tournées vers le nord. Entre le Tchad et Tripoli, deux routes¹ servent à créer un courant qui ne peut manquer de favoriser l'influence des Senoussiya.

Toutefois, leur purisme, qui rappelle celui des Wahhabites, ne peut que nuire au succès de l'Islam dans les contrées païennes. Les fétichistes peuvent être élevés, peu à peu, à la hauteur de la demi-civilisation musulmane, mais jamais ils ne seront gagnés par les Senoussiya intransigeants. Si l'on veut compter cette Confrérie parmi les causes du succès de l'Islam dans le centre africain, il faut admettre que c'est une cause indirecte, en ce sens qu'elle donne de la vie et du zèle aux tribus nègres islamisées de longue date et limitrophes des fétichistes.

On ne peut affirmer avec certitude que les Senoussiya aient dépassé la région du Tchad, les musulmans n'affichant pas le nom de la secte à laquelle ils se rattachent, et le feraient-ils, dans l'intérieur de l'Afrique, les explorateurs ne recherchent pas leur société². L'action

¹ L'une par l'Air, Rhat et Ghadamès; l'autre par Mourzouk et Soka. Toutes deux traversent un pays nègre peuplé « par les Tédâ, c'est-à-dire les Toubou, les plus purs, les plus sauvages, les plus indépendants, les moins tempérés par la civilisation musulmane. Il y a treize ans, les *Senoussiya* commençaient la conquête morale des Tédâ du Tou, jusqu'alors musulmans de nom seulement, et leurs missionnaires obtenaient d'emblée un succès encourageant. — H. Duvrier, *op. laud.*, p. 45.

² Philebert, sans dire sur la foi de quoi il le fait, affirme qu'ils ont traversé le Baghirmi, l'Oubanghi et sont aux Stanley Falls (*La con-*

de cet ordre religieux vers le sud, sur les contrées fétichistes du Haut-Oubanghi, semble donc des plus problématiques.

Si nous croyons que les Senoussiya ne dépassent guère le 10°, nous sommes assurés que, jusque-là, ils font sentir leur influence et qu'elle est loin d'être favorable à la civilisation européenne et au Christianisme.

Par l'action de cette Confrérie, le Tchad devient chaque jour davantage une forteresse de l'Islam : sans doute, il est possible qu'il y ait encore autour de ce Lac et parmi les insulaires qui en habitent les îles, les Yédinas ou Biddoumas, de fortes traditions païennes¹, il n'en demeure pas moins que cette région est un centre musulman. Là, l'Islamisme se sent chez lui, les nations européennes, dont le contact lui est néfaste, ne l'y peuvent atteindre et ne l'en délogeront pas de sitôt. Et si nos soldats sénégalais brisent un jour la puissance politique des sultans de ces régions, Mahomet prendra sa revanche en achevant de gagner à ses doctrines ces mêmes soldats, en épurant leur foi encore pleine de souvenirs fétichistes, et, ce qui en est inséparable, en leur communiquant à un plus haut degré la haine de la domination européenne ; il n'en restera pas moins le Prophète du Bornou et de l'Haoussa.

quête pacifique de l'intérieur africain, p. 223.) — P. Brunache déclare que les musulmans snoussous dont Crampel fit la fatale rencontre à El Kouti à mi-chemin de l'Oubanghi, n'ont de commun avec les Senoussiya que la similitude du nom. (*Le centre de l'Afrique. Autour du Tchad*, Paris, 1894, p. 36 et s.)

¹ *Journal des Missions évangéliques*, Paris, 1887, p. 475.

Sans doute, les musulmans se gardent là une réserve d'individus que l'islamisation leur enlèverait le droit de faire esclave. Cf. Binger, *Esclavage, Islamisme et Christianisme*, Paris, 1891, p. 60 et 61.

Les Senoussiya, devenus maîtres de l'Ouadaï¹, ont fait servir à leur propagande un des fléaux qui désolent ces contrées : l'esclavage. Toujours accommodant, l'Islam l'a toléré et même l'a sanctionné chaque fois qu'il pouvait favoriser sa diffusion. C'est ainsi que les captifs faits au Dar-Fertit par les nègres de l'Ouadaï² sont achetés par les Arabes senoussiya et envoyés dans des centres musulmans comme Jerhboûb³, sur la route d'Alexandrie à Tripoli, où ils sont initiés aux pratiques de l'Islamisme.

Lorsqu'on les estime suffisamment assouplis et de franche conviction, ils sont libérés et renvoyés dans leur pays⁴ avec mission d'y convertir leurs frères⁵. Si ce vil procédé est bien plus inspiré de la maxime : « la fin justifie les moyens » que par une droite compréhension de la liberté et de la dignité du prochain, il n'en donne pas moins un résultat certain.

Chose étrange, le noir, par la suite, paie un tribut de reconnaissance aux ravisseurs qui ont disposé de sa liberté, et lui ont imposé une croyance; il oublie qu'il a été violemment séparé des siens, enlevé à son pays, et se

¹ Abêché (lat. N. 14° 5' 0" ; lat. E. 18° 48' 0"), capitale du Wadaï. Le sultan Ali (en 1870) était un membre fervent de la confrérie. Son frère et successeur Yousouf a persévéré dans la même voie. Nous attribuons donc à la ville d'Abêché une des zaouïya senoussiennes signalées au Wadâï. — H. Duveyrier, *op. laud.*, p. 71.

² Mohammed ibn-Omar el Tounsy. *Voyage au Ouaday*, trad. franç. Paris, 1851, p. 250 et ss.

³ Jerhboûb (L. N. 29° 47' 0" ; L. E. 22° 0' 00"). — Appelée aussi Djaraboûb, Jerhâjib, Yagboûb, zaouïya métropolitaine, fondée en 1861 et résidence du grand-maître actuel de l'ordre Sidi Mohammed El-Mahedi. C'est un grand couvent fortifié, situé sur le versant sud et dans les catacombes du plateau qui borde, au nord, le lac de Farêdgha... En 1874, encore le couvent ne contenait que quelques jurisconsultes, étudiants et esclaves... En 1881, celui-ci tenait grande cour à Jerhboûb au milieu de ses esclaves (2.000 environ)... et des étudiants de toute provenance. H. Duveyrier, *op. laud.*, p. 57, 58.

⁴ G. Burkhardt et R. Grundemann, *op. laud.*, p. 379.

⁵ T.-W. Arnold, *op. laud.*, p. 275.

souvent seulement d'avoir été arraché à la barbarie : la terre d'exil devient pour lui la patrie ; lorsqu'il retourne chez lui, son cœur regarde, comme jadis Israël, vers la terre de servitude¹. L'Islam se procure donc des esclaves pour en faire ses créatures et les renvoie à la terre natale avec une seule charge : l'apostolat.

Point d'appréhension qu'en retournant à ce milieu, il oublie le Dieu de Mahomet et les merveilles que ce Dieu a faites en faveur du peuple élu auquel Il a promis la terre ; avec une telle foi, on ne retourne pas à ses instincts primitifs, et grossiers.

Les yeux qui ont fixé le soleil sont insensibles à l'attraction des abîmes. L'aigle se sent-il pris de vertige quand il retourne à son nid ? Même quand il descend dans les plaines, on sent qu'il domine et qu'il rêve aux sommets. Tel sera le messager de l'Islam : revenu au foyer, le foyer ne le reprendra pas, c'est lui qui le voudra conquérir. Faire partager ses croyances, communiquer sa foi, voilà désormais le but fascinateur vers lequel il marche les yeux levés et ardents, comme ardentes ses convictions.

Tour à tour arrogant et plein d'ostentation, comme jadis le Pharisien, ou insinuant comme un moine, prédicateur au verbe passionné, exaltant son zèle à ses propres paroles, ou simple causeur au milieu de ses amis attentifs et charmés, à toute heure, au milieu même de ses travaux accoutumés, il sera missionnaire, il montrera aux siens que l'on peut être musulman sans cesser d'être

¹ Demandez à un nègre fixé depuis deux ans seulement dans une colonie arabe s'il voudrait revoir sa patrie ; il vous répondra par le sourire dédaigneux d'un paysan devenu citadin auquel on proposerait de revenir à son toit de chaume. (Becker, *op. laud.*, tome II, p. 320 et ss.)

de son milieu social. Et sous l'influence de sa foi, par les forces naturelles qu'elle créera en lui, il s'élèvera. Le processus sera conforme aux aptitudes du sujet, le point de départ étant en celui-ci. A l'exemple de l'islamisé, les autres suivront. Ainsi la tribu aura franchi la première étape vers la foi musulmane.

On a vu que les Qadriya propagent les doctrines de l'Islam par l'enseignement, mais ils n'ont pas le monopole de ce mode de propagande. Les Tidjaniya l'ont aussi adopté.

Cette Confrérie a pris naissance au cours du siècle passé ; elle s'est établie dans le Soudan, en plein xix^e siècle, sous la direction d'El Hadj Omar¹, qui, en quelques années, réussit à étendre sa domination des embouchures de la Gambie à Tombouctou.

Depuis lors, son influence toute d'apparence, ne correspondant à rien, s'est sensiblement amoindrie². Il n'en reste pas moins que le champ d'action des Tidjaniya s'étend du Sénégal au Bornou et à l'Ouadaï³, d'aucuns disent au Congo⁴. La déchéance de leur puissance dans

¹ Arnold, *op. laud.*, p. 270.

« Dans le Soudan occidental français et au Sénégal, le fameux Hadj-Omar et son successeur Ahmadou étaient des moqadim de la zaouïa de Fas et actuellement leurs disciples répandus dans cette partie du continent africain, reconnaîtraient la suprématie, tout au moins spirituelle, des chefs qui la dirigent. Ils sont en majorité chez les Toucouleurs et les Wolof et possèdent une zaouïa dans le cercle de Kaye ; dans les autres districts, ils se répartissent ainsi : Bammako : quelques adeptes — Bafoulabé : les Tidjaniya sont en majorité sur les Qadria. — Sahel, Macina : Les Peulhs du Ségou, comme ceux de Macina..... appartiennent presque tous à la confrérie des Tidjaniya. » Q. Depont et X. Coppolani, *op. laud.*, p. 440.

² « Plus au sud, vers le centre de l'Afrique et le Soudan, le prestige des Tidjaniya ne s'est pas conservé aussi grand qu'il y a une vingtaine d'années. » L. Rinn, *op. laud.*, p. 451.

³ L. Rinn, *op. laud.*, p. 424.

⁴ « Au Congo, le prestige des Tidjaniya est tel qu'il est de la plus haute convenance de se dire tidjani, sans, d'ailleurs, avoir d'autre bagage religieux que de vagues notions sur les règles de l'ordre. Il

certaines contrées s'explique si l'on sait que cette puissance s'était établie par la force du glaive, à la suite des conquêtes d'Omar, d'Ahmadou et de plusieurs autres.

La guerre n'est pas la seule caractéristique des Tidjaniya : ils sont aussi connus par ce fait qu'ils se refusent à considérer comme khouan les Senoussiya dont les doctrines leur paraissent par trop éclectiques.

De nos jours, cependant, les moyens dont dispose cette Confrérie consistent moins dans l'enthousiasme religieux qu'elle a excité et dans la force d'une puissante armée que dans sa confiance en la vertu du Koran et dans l'influence éducatrices des écoles ¹.

C'est un fait digne de remarque que l'attention de l'Européen est toujours plus sollicitée par les conquêtes guerrières de l'Islam que par l'obscur mais incessant labeur du prédicateur et de l'éducateur mahométans.

On a prétendu que la Djehad (guerre sainte) était la source principale des succès du Mahométisme, c'est une erreur. Nous ne dénions pas que les sectateurs du Prophète, aient eu leurs croisades — le Christianisme n'a-t-il pas eu les siennes ²? — nous doutons seulement que ce soit un mode de succès religieux. Ce n'est ni les cruautés du persécuteur, ni la furie du fanatique, qui font triompher un principe dans une contrée ou dans un cœur d'homme. L'ingérence à main armée dans des questions d'ordre religieux ne peut jamais porter que

est à prévoir cependant, que la confrérie tend à organiser, là-bas, une section ; car, un des personnages du pays vient de faire demander, à Sidi-el-Bachir, par la voie gouvernementale, des instructions spéciales sur le rituel tidjani. » O. Depont et X. Coppolani, *op. laud.*, p. 439.

¹ E. W. Blyden, *op. laud.*, p. 357 et ss. — Arnold, *op. laud.*, p. 272.

² Grant (G. M.). *Les grandes religions*. trad. par L. de Faye, Genève, 1897, p. 60.

des fruits de mort. Lorsque le zèle de l'apôtre cède à l'humaine rage, lorsqu'à la foi brûlante de se communiquer succèdent les instincts sanguinaires si puissants chez les noirs, le résultat est la destruction et non le triomphe¹. Ceux qui représentent toujours le musulman tenant d'une main le cimeterre et de l'autre le Koran² se font une idée inexacte des choses³. La guerre religieuse n'a été le plus souvent qu'un prétexte à des chefs ambitieux pour étendre leur domination ; cependant, lorsqu'elle n'a pas pour mobile l'ambition, lorsque le zèle religieux en est la cause, c'est surtout l'œuvre des Tidjaniya.

C'est une opinion généralement répandue que le commerce musulman est un agent actif d'islamisation⁴. Elle s'autorise de la présence des caravaniers ou des traitants aux avant-postes de la conquête musulmane. Cette opinion est inexacte : preuve en soit la persistance du fétichisme, précisément dans les contrées où les marchands mahométans ont le plus passé, au Sénégal,

¹ Le Chatelier, *op. laud.*, p. 113.

² *Journal des Missions Évangéliques*, Paris, 1888, p. 35. — Schweinfurth, *Au cœur de l'Afrique*, t. II, p. 298, 348 ss.

³ Le mahométan n'est pas forcément un sectaire ou un fanatique : « un mallam ou lettré haoussa leur promet même (aux missionnaires) de traduire les *Actes des Apôtres* et l'*Épître aux Romains*..... Ce souverain musulman (le nouvel émir de Bida) reçut aimablement le missionnaire de Jésus-Christ. Il ne fit aucune objection contre la réouverture de la station (sur le Niger). » *Journal des Missions Évangéliques*, Paris, 1896, p. 577 ss.

⁴ « Tous les voyageurs européens sont unanimes..... Il semblerait même à en croire leurs récits, que..... le commerce arabe sous toutes ses formes, soit le seul agent d'expansion du mahométisme..... Nous serions disposé à admettre par analogie avec ce que nous avons constaté de visu dans le bassin du Niger, que les conversions obtenues ou imposées dans de telles conditions ne peuvent être effectives et générales. L'Arabe, marchand d'ivoire ou négrier, conserve un égal dédain pour les races africaines. Ce n'est en aucun cas par intérêt pour elle qu'il cherche à leur donner ses croyances. » Le Chatelier, *op. laud.*, p. 92 et s.

dans la région des Lacs et jusqu'au Zambèze contrée où l'Islam n'a encore aucun adepte.

Si depuis neuf siècles qu'on islamise ces contrées, Allah a des fidèles au Sénégal, si le Cayor est tout entier musulman, il s'en faut de beaucoup que les pays voisins le soient aussi. Au delà, les royaumes sérères du Baol, du Sine, du Saloune sont tous fétichistes¹. Non seulement le commerçant musulman n'est pas un agent d'expansion religieuse², mais il est certain qu'au Sénégal, autant que la tyrannie des roitelets musulmans, il a retardé la marche de l'Islam. Pour considérer le commerce arabe comme un agent de propagande religieuse, il faut, ou ignorer la religion, ou ignorer le commerce, ou professer qu'il y a une grâce d'état pour le commerçant musulman et que l'Islam a de magiques puissances de régénération.

Le traitant est un être maudit. Si les noirs supportent cet homme qui les méprise, si au besoin ils le protègent, c'est que par lui ils ont tous ces colifichets dont ils sont amoureux, toutes ces parures voyantes qui les attirent comme la lumière le phalène et contre lesquels ils troquent leur ivoire réputé et toutes les richesses de leur sol.

Il peut y avoir des marchands islamites qui soient des apôtres, n'avons-nous pas eu nos colporteurs vauchois et ces fondateurs des primitives églises de Lyon et de Vienne, au deuxième siècle, qui firent du commerce un moyen de propagande ? Mais le vrai commerçant

¹ Le Chatelier. *op. laud.*, p. 102.

² Nous n'ignorons pas cependant que « de simples dioula, des marchands retirés des affaires se fixent ça et là dans les petits villages de préférence » dont ils deviennent chefs..... « ces dioula, gens lettrés, instruits, ont eux aussi reçu leur éducation religieuse dans une école des Kadriya ou des Tidjaniya suivant les régions ». Le Chatelier, *op. laud.*, p. 108.

musulman, pas plus qu'aucun autre, n'est à confondre avec ces héroïques propagateurs, colporteurs par occasion, par consécration à leur foi, pour la gloire de leur Dieu. Le traitant est un homme d'affaires comme le guerrier fauteur de djehad est un homme de sang ; s'il fait aimer sa foi, c'est malgré lui, il vole ses clients autant qu'il peut, ceux-ci le savent ; s'ils aiment les marchandises, ils détestent l'homme, et lorsque ses exactions dépassent la limite, ils chassent ou tuent le marchand et pillent la factorerie.

Cette étude nous a fait suivre l'Islam dans sa marche, parfois ralentie mais jamais arrêtée, vers le centre de l'Afrique. Malgré les obstacles qu'il rencontre au long de sa route, et dont certains lui sont suscités par ses sectateurs, il poursuit inlassablement son chemin.

Il ne redoute rien : le Christianisme, son plus terrible adversaire, il le regarde sans haine, sûr qu'il est de la victoire. Elle lui est moins assurée par l'habileté de sa tactique que par l'affinité du milieu social. L'islamisé va sans effort à l'Africain et celui-ci l'accueille, car ils se reconnaissent frères ; ils se grefferont l'un sur l'autre.

Ainsi l'Islam s'implantera au cœur du noir : telle la liane qui, flexible, s'enroule autour du tronc. Bientôt resserrant son étreinte, elle s'ancre aux flancs et y marque une empreinte profonde ; tenace et insinuante, elle mêlera ses feuilles aux rameaux verdoyants ; s'il succombe, elle le maintiendra debout et sa frondaïson trompeuse viendra s'épanouir au sommet qu'elle découvrira.

Liés indissolument, l'arbre et la liane se dresseront ou tomberont ensemble.

TABLEAU RÉCAPITULATIF DE LA MARCHÉ DE L'ISLAMISME AU CENTRE
DE L'AFRIQUE.

Au VII ^e siècle, en	675	Fondation de Kairouan par le conquérant de la Berbérie, Okba ben Nafi.
	682	L'Islam envahit le Maroc et en fait la conquête pendant le VIII ^e siècle. Il attaque les Berbères.
X ^e		Introduction de l'Islam sur la côte est ;
XI ^e		il fait ses premiers pas vers les Soudanais de l'ouest : Abdu-llah ibn Yassin travaille parmi les Berbères.
	1009	Conversion de Sa Kassi, 15 ^e roi Sonraï, de la dynastie de Sa.
	1077	Fondation de Tombouctou, centre d'activité.
	1079	A'Bdel Qader el-Djilani fonde l'ordre des Qadriya.
XII ^e		Introduction de l'Islam dans l'est du Soudan.
XV ^e		Les Qadriya font des prosélytes dans l'ouest africain.
XVII ^e		Affermissement et extension de l'influence islamique au Soudan.
XVIII ^e		Réveil du zèle religieux au Soudan.
	1737	Si Ahmed ben Mohammed fonde l'ordre des Tidjaniya.
XX ^e		Nouveaux pas faits au Soudan, active propagande des ordres religieux.
	1835	Si Mohammed ben Si A'li ben Senousi fonde l'ordre des Senoussiya.

CHAPITRE III

(Avant-postes de)

La Mission chrétienne Ses moyens d'influence ; causes d'insuccès

Christianisme et Islam ; Catholicisme et Protestantisme, leurs stations en Afrique. — Courants musulmans, digues chrétiennes.

Le noir musulman ou chrétien.

Conception morale, pensée religieuse, éducation européennes
inaccessibles à l'Africain.

Polygamie. — Esclavage. — Commerce européen.

Pourquoi, en regard de la marche lente et si incertaine de l'Islam au Sénégal et dans les pays fétichistes voisins, le Christianisme catholique qui, depuis 1760, évangélise cette contrée, n'a-t-il obtenu que peu ou point de résultats, des résultats souvent contestables et toujours éphémères¹ ?

Tout ce que les indigènes savent du Christianisme, à quelque cent kilomètres, dans l'intérieur, c'est qu'il enseigne la foi en une trinité : le Père, la Vierge et le Fils. Ils partagent ainsi l'idée fausse que Mahomet avait conçue. « Malgré le zèle de ses missionnaires, le catholicisme est frappé là-bas d'insuccès. Le mahométan se

¹ Le père Laffitte dit : « L'influence, au Sénégal, de la mission française du Sacré-Cœur de Marie, n'a pas franchi les limites dans lesquelles le Gouvernement peut la couvrir de sa protection immédiate. — A. Hovelacque, *op. laud.*, p. 441.

tient obstinément à l'écart du prêtre¹. » Non pas que « les médailles et tout l'attirail dont s'enveloppe le culte catholique lui rappelle trop le fétichisme² » : — les gris-gris du nègre musulman et les scapulaires du nègre catholique, les chapelets et les génuflexions de l'un et de l'autre offrent, au contraire, de singulières ressemblances. — Ce qui l'éloigne du catholicisme, c'est que chaque jour les lois morales prêchées par près de 200 prêtres et religieuses sont honteusement outragées par les 2.000 chrétiens européens ou mulâtres.

En effet, opposés l'un à l'autre, le modèle de charité, de fraternité, de bonnes mœurs, c'est le musulman polygame et non le représentant du Christianisme, cet homme qui, sorti du sanctuaire de son Dieu très bon et très saint, devient le représentant de tous les vices, de toutes les cruautés. Le musulman est chaste comparé au chrétien : on lui reproche ses esclaves, au moins, s'il les fait servir à sa « luxure », ne les livre-t-il pas à la prostitution de la soldatesque étrangère ou de la population commerçante; on lui reproche de dépeupler par ses razzias, nous faisons pis². De plus, entre deux musulmans de classe différente, les inégalités sociales sont à peine sensibles : du sous-ordre d'un traitant, d'un pécheur même, au chef indigène, il n'y a pas la distance qu'on observe entre employé de magasin et gouverneur européen.

Pour l'hospitalité, même différence : l'un l'exerce simplement mais généreusement, l'autre n'a que des réceptions. Un individu qui a faim trouve toujours à manger, plus ou moins, dans la case des gens plus heureux

¹ *Journal des Missions évangéliques*, Paris, 1879, p. 98.

² *Revue Blanche*, Paris, 1899, t. XX, p. 321, ss.

chez lesquels il pénètre. Nollien loue à maintes reprises l'hospitalité nigritique ; elle n'a pas de bornes, dit-il, et nul ne songe à s'en faire un mérite : une fois que l'étranger a soupé dans une case, il y pourrait rester un mois entier sans qu'on lui fasse sentir qu'il est à charge.

Tous les voyageurs sont d'accord sur la grande hospitalité qu'exercent les noirs, vis-à-vis les uns des autres : « L'étranger qui passe devant une case, le nègre, s'entend, peut, s'il a faim, entrer et s'asseoir comme les autres devant le plat : tout le monde s'écarte pour lui faire une place ; on ne lui demande ni qui il est, ni d'où il vient. Plus d'une fois, il m'est arrivé de voir un nègre ne possédant, pour acheter son déjeuner, qu'un sou ; il allait chercher un biscuit ; si un autre venait s'asseoir auprès de lui, il lui offrait aussitôt une part de sa maigre pitance¹. »

Le noir est constamment placé en face des chrétiens que la nécessité oblige à avoir des provisions. Il souffre parfois de la disette, alors que ceux-ci sont riches, il lui semble du moins, ou, ce qui n'est plus une apparence, il voit tel chrétien repu et l'autre affamé, et, d'autre part, les musulmans qui meurent de faim ensemble ou jouissent de leur abondance ensemble. Dès lors, on conçoit facilement la conséquence, c'est-à-dire l'attirance que l'Islam exerce sur le noir et les rancœurs qui submergent son âme de communiste à l'égard des européens. Sans doute, le chrétien ne laissera pas échapper une si belle occasion d'instruire son frère noir et, par un discours logique en tout point, de lui montrer que le travail et l'épargne sont les causes de la différence ; en

¹ A. Hovelacque, *op. laud.*, p. 439, s.

quoi il fera une double erreur — si c'est christianiser qu'il veut — car c'est oublier que le raisonnement abstrait, la spéculation est absolument en dehors de la faculté de conception de cet impulsif¹, autant que la paresse et l'imprévoyance sont dans sa nature. Rebuté, le noir se tournera vers ceux qui partagent, même étant pauvres, et qui ignorent l'égoïste richesse qu'en nos langues on nomme prévoyance — ce fétiche dans lequel l'européen place la foi que la Providence ne lui inspire plus, — c'est là le langage des noirs, nos élèves.

On a souvent tenté, avec une arrière pensée de polémique, de tracer un sombre portrait du musulman ; celui qui les a vus au Sénégal peut répéter cette parole dite à propos d'autres mahométans : « J'ai trouvé parmi eux quelques-uns des plus nobles types de la race humaine². »

Si l'on veut leur adresser une critique on ne pourra que répéter la parole de l'apôtre : Je leur rends le témoignage qu'ils ont du zèle pour Dieu, mais sans intelligence, ne connaissant pas la justice de Dieu, ils cherchent à établir leur propre justice³.

Non, ce n'est pas un spectacle fait pour convertir un musulman, ou pour incliner vers le Christianisme les fétichistes qui visitent les centres où s'expose notre civilisation, que le contraste entre la société chrétienne et la société musulmane au Sénégal⁴.

Les musulmans redoutent si peu l'influence que le catholicisme pourrait avoir sur les fétichistes, êtres ignorants et incapables de distinguer entre la reli-

¹ Hovelacque, *op. laud.*, p. 456. — H. Dieterlin, *op. laud.*, p. 64.

² Cust, *op. laud.*, p. 12.

³ Romains, 10, 2.

⁴ Cf. H. de Castrie, *op. laud.*, p. 125.

gion et ses conséquences, entre la théorie et la pratique, qu'ils ne ressentent même pas de haine pour cette religion, que parfois cependant ils auraient de justes motifs de haïr ¹.

En réalité, il n'y a pas de lutte engagée contre les fétichistes du Sénégal par les forces chrétiennes ; ils sont la proie livrée aux musulmans. Jusqu'ici, la vaillante phalange des missionnaires chrétiens n'a eu à faire qu'à l'Islam, elle n'a pu percer sa couche, assez mince cependant, pour, derrière, atteindre les fétiches, elle s'est heurtée à lui comme à un mur d'airain. Il n'a pas été entamé.

Si, décrivant un arc de cercle, nous franchissons le 10° de latitude et passons dans les pays au sud des sources du Sénégal et du Niger, nous quittons la terre musulmane pour entrer dans une contrée essentiellement fétichiste². Entre le 10° et le 5° nord, les nègres n'ont pas accepté en majorité l'Islam, contrairement à ce qu'affirment quelques auteurs ; les musulmans y ont conquis de belles places, et même des contrées, ils n'y règnent cependant pas. On peut en dire autant des chrétiens. Pour les uns et pour les autres, c'est encore terre à conquérir sur le paganisme.

Au Sénégal, on a vu les musulmans et les catholiques en présence — ou plutôt ceux-ci chez ceux-là — et les représentants du Christianisme ne réussissant à convain-

¹ « Que de fois j'ai menacé de ma canne de vieux scélérats retombés des sources saintes du baptême dans la fange du Mahométisme ! » J. Thilhard de Chardin, *La Guinée supérieure et ses missions*, Tours, 1889, p. 192.

² A. Le Chatelier, *op. laud.*, p. 106.

cre les musulmans que de l'infériorité morale de l'Européen.

Au sud du 10°, les musulmans rencontrent les protestants; déjà on en peut rencontrer quelques-uns dans les ports du Sénégal¹; puis entre le Saloum sénégalais et la Casamance, dans la Gambie, il y a une mission extrêmement intéressante, dirigée par des noirs depuis une dizaine d'années seulement, quoique fondée depuis 1820. L'avenir dira ce que, livré à lui-même, le noir peut faire pour ceux de sa race; la gérance européenne qui a précédé et duré plus d'un demi siècle, n'a obtenu aucun succès.

Dans la colonie britannique de Sierra-Leone, on est en terre protestante; depuis plus d'un siècle, le Christianisme européen s'est emparé de ces contrées; dès 1787, il y a transporté 400 nègres ayant été en contact avec notre civilisation et nos idées religieuses.

A Libéria, même œuvre a été accomplie par l'Amérique.

Les constitutions politiques de ces pays sont des contrefaçons serviles des nôtres: il en est de même de l'organisation religieuse.

Au milieu de ce siècle, il y avait, en regard de ce noyau chrétien, les aborigènes: Timanis, Bouloms, Veïs, Krous et Mandingues et loin encore, bien loin, les

¹ Le protestantisme n'a de représentant que dans les ports, ce sont presque tous des Sierrra-Leonais. Ils acceptent le mariage avec les musulmans, ce qui ne les empêche pas de rester fidèles au Christianisme, mais leurs enfants passent à l'Islam. En somme, le protestantisme est peu connu des musulmans, le fait que des ménages mixtes se fondent montre qu'il n'est pas méprisé, quelques musulmans ont même été attirés mais leur conversion a été suivie d'un retour à l'Islam. Cf. *Journal des Missions évangéliques*, Paris, 1891, p. 161, s.

musulmans inconnus. Le mobile de ces tentatives chrétiennes était de prouver que la race noire, placée dans des circonstances favorables, est capable de se développer et d'atteindre au niveau des autres nations du globe.

On comptait aussi sur l'initiative apostolique de ceux de ces rapatriés qu'avait touchés la grâce divine pour gagner au Christianisme et à la civilisation européenne les païens qui étaient en face d'eux¹. Et pendant que l'on caressait ce rêve grandiose de noirs arrivés à la stature des Européens, pendant qu'on se dépensait à les soutenir, à les maintenir à une hauteur au-dessus de leur humanité², l'Islam perçait des couches profondes au Soudan et bientôt faisait sa première apparition parmi les peuplades des sources du Niger. C'était, entre autres, les Qadriya qui fondaient leurs agglomérations d'adeptes isolées en pleins pays fétichistes, qui à côté de Moussardou³, créaient les essaims que nous connaissons.

¹ « Ceux-ci (les ouvriers de la première heure) avaient fini par concentrer leurs efforts sur la presqu'île de Sierra-Leone, parce qu'ils se disaient avec raison que si une Eglise vivante s'édifie à Sierra-Leone, ce sera comme un phare qui projettera sa lumière sur une grande portion de l'Afrique occidentale et du Soudan. » *Journal des Missions Évangéliques*, Paris, 1894, p. 220.

² Si la civilisation et les opinions religieuses des nations de l'Europe devaient exercer une influence prédominante sur les peuples de l'Afrique, inférieurs en civilisation et dépourvus de toute croyance religieuse fixe et intelligente, on aurait pu s'attendre à trouver après un demi-siècle, quelque preuve évidente de cette bienfaisante influence, dans la colonie anglaise de Sierra-Leone et dans la république américaine de Libéria; mais il n'en est pas ainsi. Aucune impression religieuse, morale ou sociale n'a été produite par les nègres instruits de ces deux Etats sur les hommes de couleur avec lesquels ils sont en rapports, qu'ils appartiennent à la même race africaine ou à une race analogue. Ce fait rend douteuses les prévisions au sujet de l'amélioration des peuples de l'Afrique. » R. N. Cust, *op. laud.*, p. 19.

³ A. Le Châtelier, *op. laud.*, p. 102 et 106.

Déjà en 1860, les statistiques accusent un ou deux millions de musulmans ; les chrétiens eux étaient une vingtaine de mille. Mais pendant le quart de siècle qui suivit, tandis que les noirs christianisés s'essayaient en vain à une civilisation étrangère et jetaient des regards de mépris¹ vers leurs frères restés fétichistes, les mahométans s'avançaient² à travers ceux-ci et les islamisaient.

Aujourd'hui, « des renseignements sur la véracité desquels on ne saurait élever aucun doute, nous montrent les missionnaires chrétiens contraints de redoubler de zèle... pour empêcher les membres mal affermis de leurs Eglises de devenir la proie des missionnaires musulmans³. » Le temps d'attaquer l'Islam en ces contrées est passé, il faut se défendre.

Tandis que le flot montant du Mahométisme vient battre le pied des collines qui se dressent au fond du pays des Achantis et des Dahoméens⁴, le Christianisme s'efforce de pénétrer ces contrées par le littoral et poursuit une œuvre héroïque à la Côte d'Ivoire, à la Côte d'Or, à la Côte des Esclaves, et parmi les tribus du Golfe de Bénin, pays à juste titre qualifiés de « tombeau des

¹ Elles savent (les femmes noires) que les jeunes gens de leur peuple qui se sont ralliés à la civilisation blanche *méprisent* leurs parents restés attachés à l'ancien état de choses. Ils traitent dédaigneusement les anciens de leur tribu de « polygames » comme si ce mot était une injure, quoiqu'ils soient eux-mêmes mille fois plus méprisables. M. H. Kingsley, *op. laud.*, p. 378.

² B. Bosworth Smith, *op. laud.*, p. 245 et s.

³ *Journal des Missions Évangéliques*, Paris, 1870, p. 98.

⁴ « Déjà, les empires musulmans de Samory et d'Ahmadou, s'étendent jusqu'à la zone montagneuse qui limite le bassin côtier du premier fleuve, Boporo, Misadu, Kankan et quelques autres de ces régions, sont devenues les foyers d'une propagande assez active, pour qu'il ne se trouve plus de villes du littoral, entre le Sénégal et le golfe de Bénin, où ne s'élèvent quelques mosquées. » A. Le Chatelier, *Les confréries musulmanes du Hedjaz*, Paris, 1887, p. 270.

blancs », car sur cent missionnaires de race blanche, trente-et-un meurent après deux ans et quarante partent pour maladie après cinq ans de service ¹. Outre la question de climat, il est une autre difficulté. La seule énumération de ces noms, dont quelques-uns de sinistre notoriété, suffit à montrer que le terrain sur lequel se livre la lutte n'est pas égal.

On a dit souvent que ce sont les tribus les plus intelligentes qui passent à l'Islam ; il serait plus exact de dire que la marche du Mahométisme, étant à peu près celle des invasions en Afrique, il prend à revers une à une les tribus, à commencer par les dernières venues, les plus jeunes, partant les plus intelligentes parce qu'elles sont les moins épuisées ; tandis que le Christianisme, abordant par les rivages, ne rencontre que des débris de peuples usés qui, toujours refoulés, sont venus échouer là, en attendant de disparaître complètement.

Les missionnaires chrétiens qui se sont établis au confluent du Niger et du Binoué ont compris tout le profit que retirerait une mission fondée au milieu d'une race relativement supérieure ; franchissant le seuil, laissant à d'autres le soin de « garder la porte », ils se sont installés dans le Soudan et tentent de mêler leur vie à celle des habitants du pays ², c'est pourquoi ils semblent entrevoir dans un avenir prochain, une victoire sur l'ennemi jusqu'alors invaincu, l'Islam ; ils espèrent tourner demain au profit de la Croix les forces vives

¹ *Journal des Missions Évangéliques*, Paris, 1893, p. 451.

² « Les missionnaires ont adopté le costume indigène, turban, longue robe flottante, pantalon maure et sandales. Ils désirent vivre de la vie de ceux au milieu desquels ils veulent démontrer que le christianisme n'est pas le privilège d'une race. » *Journal des Missions Évangéliques*, Paris, 1890, p. 439.

aujourd'hui au service du Croissant, pour la conquête de l'intérieur africain. Que cette victoire leur reste, et, le Christianisme aura arrêté dans son élan le formidable courant nord-sud qui du Niger s'avance sur la Sangha ¹.

Pareil effort est tenté aux sources du Nil où les missionnaires chrétiens se sont jetés en travers du chemin de cet autre courant qui, du désert libyque, se dirige par le Nil vers l'Arahouimi, et dont les ramifications traversent l'Ouganda. Chrétiens et musulmans rivalisent d'ardeur pour conquérir à leur foi le cœur des ba-Ganda. On connaît les commencements à la fois sombres et glorieux de cette mission. Ses débuts furent son heure de grandeur, celle où elle eut ses croyants convaincus et ses martyrs. Dans cette Bible que leur soif de connaître arrachait des mains de leurs missionnaires, les indigènes s'étaient rencontrés face à face avec leur Dieu et avaient puisé cette foi personnelle qui seule a eu ses confesseurs ². Aujourd'hui que la paix est établie grâce à une guerre qui fut une croisade ³, les persécutions fécondes ont cessé, à leur place fleurit et se développe un ecclésiasticisme rassuré ⁴ qui tend à affiner, en l'édu-

¹ Temps du 14 juin 1892. Rapport de M. de Brazza.

² H. M. Stanley, *Dans les ténèbres de l'Afrique*, Hachette, 1890, t. II, p. 347. — *Journal des Missions Evangéliques*, Paris, 1888, p. 319.

³ Je me suis longtemps demandé comment les missionnaires du Moyen-Age avaient pu concilier avec leur devoir spirituel leur action concertée avec l'aide de monarques superstitieux : Boniface confesse son impuissance absolue s'il n'avait eu le secours du roi des Francs. Mais après les événements survenus dans l'Ouganda de 92 à 94, j'ai cessé de me le demander. Dans les siècles passés on ne voit aucun exemple de sollicitation aussi ardente d'une ingérence à main armée, pour laquelle on collecta même spécialement des milliers de livres sterlings, R. N. Cust, *Difficulties of Missions*, Hertford, 1895, p. 7.

⁴ Afin d'assurer un revenu aux clercs indigènes l'organisation a été jusqu'à doter l'Eglise de Mengo. *Journal des Missions Evangéliques*, Paris, 1894, p. 267.

quant, la foi de ces noirs. On peut se demander si cette tutelle incessante n'aura pas pour premier effet de lui enlever cette originalité qui fut sa force à son éveil, et pour conséquence de permettre l'infiltration musulmane.

Le troisième courant islamique qui descend le Congo s'avance en dépit des missions chrétiennes qui, parties de la côte orientale, travaillent parmi les Bantou restés fétichistes malgré la prédication de l'Islam¹. Pour les musulmans, les chrétiens sont des étrangers qui tentent en vain de démarquer les fils du pays², c'est-à-dire de « christianiser » ; c'est pourquoi ils vont à la rencontre des missions chrétiennes établies dans la partie occidentale du bassin de ce fleuve, sans se laisser distraire³.

Dans cette étude des sphères d'action de la mission chrétienne au centre africain, nous n'avons point examiné les méthodes particulières à chacune d'elles ; s'il y a parfois quelques divergences secondaires, ces méthodes peuvent cependant toutes se ramener à celle par laquelle ont été édifiées les églises types de Sierra-Leone ou de Libéria.

De cette rapide revue, il ressort que, malgré les efforts constants des missionnaires chrétiens, efforts qui parfois semblent encourageants, l'Islam s'avance avec une obstination que rien ne peut lasser, et pendant que les « chrétiens rêvent la conquête de l'Afrique, les maho-

¹ Nous verrons pourquoi, p. 95.

² *Journal des Missions Evangéliques*, Paris, 1894, p. 385, l. 23.

³ Ce n'est pas que les musulmans voient avec plaisir les missionnaires ouvrir une « sorte de refuge pour les esclaves en fuite, qui viennent alors travailler sous la sauvegarde de la mission. Les arabes ont trouvé que cela constituait un véritable appel à la désertion. A. Burdo, *Les Arabes dans l'Afrique centrale*, Paris, 1885, p. 23.

métans l'effectuent ¹. » Sans doute, les chrétiens ne font pas que rêver la conquête de l'Afrique, nous l'avons vu, ils tendent à la réaliser, mais, animés par la conviction que les Africains sont perfectibles à la manière des Européens, ils pétrissent indéfiniment la pâte pour lui donner la légèreté voulue, et, pendant que les années s'écoulent à ce stérile labeur, l'Islam, mieux inspiré, façonne de cette argile grossière un grossier vase qui aura cependant assez de fini pour recevoir et garder le dépôt qui lui est confié. Les mahométans effectuent la conquête de l'Afrique et non seulement de l'Afrique païenne, mais de l'Afrique chrétienne. Ce n'est pas le Christianisme catholique ou protestant qui entame l'Islam, c'est l'Islam africain qui attire à lui le nègre chrétien.

Il y a quinze ans, un pasteur indigène, tout en disant que les musulmans ne faisaient pas de prosélytes parmi les chrétiens de Sierra-Leone, reconnaissait, chose bien plus grave, qu'il se faisait un mouvement d'opinion en faveur de l'Islamisme, même parmi les esprits les mieux équilibrés ² et que les christianisés arrivaient à admettre

¹ *Journal des Missions Evangéliques*, Paris, 1879, p. 100.

² Il résumait ainsi l'état d'esprit de ses compatriotes : « ... Quelques esprits ardents trouvent étrange que les nègres qui acceptent le christianisme soient maintenus dans une condition inférieure à leurs compatriotes musulmans. Ceux-ci se gouvernent, disent-ils, se font respecter et obéir, tandis que ceux-là sont toujours représentés comme ne pouvant se passer d'une tutelle pour arriver au même état de maturité et d'indépendance individuelle. Or, la religion musulmane, qui a fait de si rapides conquêtes en Afrique et y fait preuve de tant de vitalité, n'est desservie que par des indigènes. En mission, c'est le contraire : on n'arrive à conférer la charge pastorale aux indigènes qu'après des années d'hésitation. — De deux choses l'une, dit-on encore : ou bien on donne l'Evangile au nègre d'une manière qui n'est pas tout à fait conforme à son esprit et à son génie, et les missionnaires n'ont qu'à se reprocher à eux-mêmes ce dont ils se plaignent, ou la religion musulmane, sous laquelle le nègre acquiert un déve-

les unions avec les musulmans dont le niveau moral n'a pas tardé à atteindre celui des chrétiens et parfois même à le dépasser¹.

N'est-ce pas, en effet, une marque de supériorité que donne le musulman en se préservant de l'alcool par un renoncement complet et en donnant la main d'association aux chrétiens qui luttent contre ce fléau dans la colonie²? Polygame, le musulman respecte les lois qu'il a acceptées

loppement si désirable pour le bien de sa race, est appelée par Dieu, comme jadis le judaïsme chez le peuple d'Israël, à exercer un rôle préparatoire et pédagogique à l'introduction du christianisme en Afrique. Voilà une rapide esquisse d'un mouvement qui a fait beaucoup de bruit à Sierra Leone, à Liberia, la question se débat sur le terrain anthropologique. » *Journal des Missions Evangéliques*, année 1886, p. 235.

¹ Ici nous voudrions donner un plus long extrait d'un article de J. Thomson, l'explorateur bien connu, qui, étonné de trouver dans le centre africain une civilisation développée, de belles villes, des habitants convenablement vêtus, donnant l'impression de grandeur morale, des marchés bien organisés où aucune liqueur fermentée européenne ou indigène ne se vendait, se demande qu'est-ce qui avait produit ce grand changement? Ni Maure, ni Arabe, ne tiennent les rênes du gouvernement et par leur influence n'introduisent de nouveaux arts, ni de nouvelles industries : tout ce progrès a été accompli par les libres aspirations des nègres. La cause première de ce progrès, d'après Thomson, est l'Islam. C'est, dit-il, le Mahométisme sans aucun doute, qui a éveillé cette jeune et vigoureuse vie parmi ces noirs... Non seulement le prosélytisme de l'Islam agit parmi les païens, mais encore il a ses missionnaires à Sierra-Leone et Lagos, là, il entre en lice pour disputer à la chrétienté la possession des indigènes, et les rapports nous parlent de sa rapide extension et des adhésions nombreuses qu'il recueille dans les communautés chrétiennes qui renforcent ses rangs dans de notables proportions. S'il en est ainsi, et je n'ai aucune raison d'en douter, dit l'explorateur, il faut qu'il y ait quelque chose de terriblement défectueux dans les méthodes employées pour répandre le Christianisme. Il m'est toujours apparu, à moi qui ai profondément à cœur les intérêts du Christianisme, que le système adopté, était radicalement contraire aux indigènes. Le succès du Mahométisme est dû, dans une large mesure à ce qu'il a demandé aux nègres très peu en apparence et que cependant, ce peu est infini, car c'est en lui que reposent les germes d'un grand changement. Le message est apporté par des hommes qui leur ressemblent; l'accepter, n'entraîne pas nécessairement des modifications à leurs habitudes ! *Anti-Slavery Reporter*, May-June, 1887, vol. VII, p. 109.

² M.-H. Kingsley, *Travels in West Africa*, Londres, 1897, p. 18.

et en impose par cette pureté relative au noir chrétien qui viole journellement la loi de monogamie dont le joug, loin d'être un frein à ses passions, semble les aiguïser. Enfin, une supériorité qui frappe tout nouveau venu en ces colonies, c'est ce sens de sa dignité qu'a tout mahométan et dont le noir civilisé est dépourvu¹.

L'influence européenne a perverti le goût du nègre autant qu'elle a entravé le développement de son art. Abandonnant toute tentative originale, il s'est livré à la copie facile, en sorte que, visant en tout à nous imiter, la servilité est devenue le trait dominant de son caractère.

Si le musulman reste fils de l'Afrique, ce dont il ne semble pas avoir honte, c'est qu'il a été conduit à sa majorité lentement à travers les siècles. Dans son éducation, point de brusque transition, point d'opposition violente : un léger défrichement qui ne bouleverse pas le terrain et dans les sillons bien préparés, la semence

¹ Quand ces hommes (mahométans) descendent dans les villes de la côte — le nombre est grand de ceux qui le font — ils ne peuvent manquer de faire impression sur le nègre par leur prestance fière et indépendante ; le noir voit que les fidèles du Coran sont universellement respectés par les gouverneurs, les fonctionnaires et les commerçants européens. Le noir ne se sent pas tellement dissemblable d'eux comme race, apparence, habillement ou coutume que son admission parmi eux comme frère, soit chose impossible. Arnold, *op. laud.* p. 277, et C. S. Salmon, *British policy in West Africa-Contemporary Review*, 1882, p. 887. — Le musulman nègre est laissé libre de se développer normalement. En devenant musulman, il n'est pas obligé de devenir Arabe. Il conserve intégralement tous les traits qui caractérisent sa tribu ou sa race. Le développement du nègre chrétien est anormal. On l'oblige à devenir soit Anglais, soit Français, soit Américain. Pauvre nègre ! il faut aussi qu'il soit anglican, baptiste ou méthodiste. Toutes ces questions ecclésiastiques l'embrouillent passablement. Ce sont des armes trop lourdes qui le gênent dans sa marche. Il imite ce qu'il ne comprend pas ou ce qui est nuisible au génie de sa race. Il se méprend sur ce qui constitue la vraie grandeur. Chez lui tout est fictif, tout est superficiel... il n'est qu'un parasite, un imitateur. *Journal des Missions Evangéliques*, Paris, 1888, p. 205, s.

lancée d'un geste lent et large, voilà la première période d'islamisation ! Ceci explique pourquoi tel musulman pourrait aussi bien être considéré comme fétichiste. Cependant fétichiste, il ne l'est déjà plus : l'Islam, c'est sa croyance et ce le sera chaque jour plus et mieux.

Désormais, il a compris que les éléments naturistes, restes grossiers du culte que professaient ses pères, le paralysent, alors qu'enfanté à une vie nouvelle, il veut vivre et se développer. Dès lors, il est affranchi ; son affranchissement, il l'a conquis lui-même ; ce qu'il est, il l'est par ses seules forces, il ne le doit qu'à lui et à sa foi, à la spiritualité de la religion du Prophète¹. C'est un original, un modèle, une ébauche si l'on veut, — grossière même, — mais ce n'est pas une imitation. Ce n'est pas un parasite, c'est une plante qui tire sa vie de son sol. Ce n'est pas un disciple dont la foi défaille si l'enseignement du maître cesse ; ce n'est pas un client dont la fidélité est proportionnée aux générosités matérielles ou spirituelles de son protecteur : c'est une personnalité « profondément enracinée dans son milieu social », formant immédiatement, sans longue initiation, avec ce milieu, une communauté capable de suffire à tous ses besoins et surtout capable de se reproduire elle-même.

Voilà l'homme qui se dresse en face de nos imitateurs, les noirs par nous façonnés ; il n'est pas nécessaire que nous intervenions pour prononcer dans le débat qui agite l'Afrique ; le noir lui-même se fait justice, il

¹ « Il est maintenant bien connu qu'il apparut aux Arabes comme un prédicateur d'une religion spirituelle, comme un réformateur d'abus.... Le frein à la polygamie et l'appel à la monogamie... c'étaient des réformes et des réformes aussi grandes que le peuple pouvait supporter. » Grant, *op. laud.*, p. 61.

reconnait l'erreur qu'il a commise en songeant à devenir européen. Il se dit : « Je n'ai ni part, ni portion dans cette affaire » et, confondant Christianisme et civilisation blanche — ne lui a-t-on pas enseigné ainsi ? — il se tourne vers l'Islam pour trouver un mode de vie selon son tempérament ¹.

Tel est l'état de chose en des contrées que le Christianisme a faites siennes bien avant que la religion du Prophète y fut signalée ; voilà ce qui ne peut manquer de se passer au centre de l'Afrique partout où, concurremment à l'Islam, le Christianisme est offert au noir comme inséparable de la pensée européenne, à la hauteur de laquelle on veut qu'il s'élève, partout où l'on semble dire : qu'il soit comme nous sommes ou qu'il ne soit pas.

Ceci ne contribue-t-il pas à démontrer clairement qu'il faut séparer, dans la mission au centre de l'Afrique, le Christianisme des fruits qu'il a portés parmi nous, car si nous constatons la victoire de l'Islam, nous ne pouvons en prendre notre parti, pas plus que nous ne pouvons admettre qu'en face de Mahomet, Christ soit le vaincu. « Le Christianisme n'est pas le privilège d'une race, ni d'une nation, mais vise à recruter sous tous les cieux une humanité nouvelle, régénérée par l'esprit de Dieu ². »

Pendant que, par une culture impropre, nous faisons ces êtres factices, déplacés dans le milieu où doit s'exercer leur influence, déplacés également parmi ceux qui les ont amené à cet état, (car ils n'ont plus de goûts

¹ *Journal des Missions Evangéliques*, Paris, 1888, p. 207.

² idem. — Paris, 1890, p. 439.

communs avec leurs semblables¹ et restent cependant absolument incapables de partager ceux du blanc) pendant que nous faisons le noir à notre image en le mettant dans la dépendance de nos arts ou de notre théologie, l'Islam réduit, façonne, adapte doucement les natures, nous enseignant ce que nous avons à faire, car « il est certain que les chrétiens ont à apprendre des musulmans quelque chose qui les ferait non pas moins mais plus chrétiens qu'ils n'étaient auparavant². »

Les musulmans mettent en évidence cette pensée que là où il y a une véritable vie elle se soutient d'elle-même. Mais que « quand le pasteur veut toujours arranger et rajuster les âmes, elles se laissent faire et tombent dans la paresse. Le patriarche Abraham (qui vivait au IV^e siècle de l'ère chrétienne) quittait les gens aussitôt qu'il les avait amenés à dire : « Je crois en Dieu le Père et en

¹ *Journal des Missions Evangéliques*, Paris, 1894, p. 223. « On peut voir à Libéria quelque vingt mille citoyens noirs christianisés vivant au milieu d'une population indigène d'un million et demi de Wéi, de Bassa et de Krou, sans rien faire ou à peu près pour les évangéliser, les méprisant au contraire avec leur sotte présomption d'hommes de couleur vêtus à l'européenne et les traitant de *bush niggers*, de nègres des bois. »

On aurait pu attendre d'un missionnaire qu'il se contentât d'enseigner dans ses écoles une science suffisante pour diriger dans la vie ses adhérents : nous n'avons aucune connaissance, dans les temps apostoliques ou post-apostoliques, d'école de lettres, sciences ou mathématiques, soutenues par les premiers chrétiens. Le Christianisme sied à tous les degrés de la vie et de la civilisation, à toutes les gradations de l'humaine connaissance et du besoin de savoir ; le missionnaire européen désire importer quelque chose de plus — et pourtant son seul devoir est de prêcher le Christ, et par lui, la repentance, le pardon, la sanctification. La faculté de lire et le libre accès à la littérature, sont des épées à deux tranchants ; la longue discipline de siècles ignorants, a enseigné aux Européens comment manier ces armes : nous les plaçons dans les mains d'enfants auxquels on n'a pas enseigné à en user. R. N. Cust. *Difficulties*, *op. laud.*, p. 5.

² Bosworth-Smith, *Mohammed and Mohammedanism*, p. xi.

son Fils Jésus-Christ. » Christ lui-même disait à ses disciples : « Il vous est bon que je m'en aille ; » et l'eunuque de la reine de Candace fut laissé seul aussitôt qu'il eut été baptisé. Si j'avais un arbre et que je fusse toujours à le tailler, à le déchausser, je ne crois pas qu'il en prospérât davantage ¹ »

C'est parce que nous perdons de vue cette vérité que nous voyons nous échapper cet auxiliaire précieux qu'est la contagion, au lieu de cette harmonie puissante et persuasive que nous aimons nous figurer entre le chrétien et ceux qu'il doit gagner à sa foi, il y a une dissonnance criarde et blessante ; désormais s'élève entre lui et les siens, le même mur de séparation qui se dresse entre le monde blanc et le monde noir ; de par ses origines, il n'a pas l'autorité du blanc, de par ses allures, il ne peut plus prétendre à la fraternelle confiance des noirs.

Nous lui avons enlevé sa principale force en l'arrachant à son milieu social, ce qui est la plus grande faute qu'on puisse commettre ².

Les chrétiens ont commis cette erreur non seulement parce qu'ils n'ont pas su se débarrasser de leur ecclésiasticisme mais encore parce qu'ils n'ont pas su se dépouiller des traditions légalistes, de l'esprit de casuistique que nous tenons des Romains.

¹ A. Vinet, *Théologie pastorale*, Paris, 1856, p. 421.

² Le missionnaire Taylor dit : Qu'on annonce donc l'Evangile au nègre en lui laissant toute latitude pour déterminer à sa manière la forme ecclésiastique ou la civilisation qui lui convient. Je vous promets qu'il saura trouver son chemin. *Journal des Missions Evangéliques*. 1888, p. 206. H. Dieterlen, *op. laud.*, p. 52 et ss.

On reste confondu quand on considère que non seulement l'Européen veut amener le noir à Dieu par la même voie qu'il a suivie, mais qu'encore il rétrécit jalousement cette voie ; il la fait tellement étroite qu'il ne pourrait lui-même y avancer s'il avait à la suivre dans les mêmes conditions ¹. A ces peuples jusqu'ici sans loi morales, on propose un Christianisme alourdi de règles ² que les peuples civilisés supporteraient à peine si on voulait les leur imposer et que nos églises Réformées ont rejeté avec leur « discipline. » La loi a pris en terre d'Afrique une grande place.

Notre tendance à légiférer n'est pas le seul obstacle que nous apportons à la christianisation de ce noir continent : nous voulons encore faire accepter telle quelle à l'Africain notre théologie et tout ce que la pensée grecque lui a prêté. L'enseignement du Christ est le même en tout temps et pour tous, mais chacun l'adapte à sa pensée ; nous ne l'avons pas fait nôtre dans son originalité, mais traduit — fidèlement nous le pensons, mais traduit pourtant — par la pensée grecque ³.

¹ « Les indigènes lisent vos journaux, et souvent ils se demandent comment il se fait qu'on cherche en Afrique une perfection qui n'est nullement réalisée en Europe. » *Journal des Missions Evangéliques*, Paris, 1888, p. 207, 1899, p. 392. R. N. Cust, *Notes ou Missionary subjects*, I, p. 9.

² « nous en sommes venus à avoir dans nos églises un petit code de réglemens d'une nature essentiellement préventive, et qui ont bien quelque analogie, dans leur intention du moins, avec ces traditions des anciens. » *Journal des Missions Evangéliques*, Paris, 1885, p. 100. R. Cust, *op. laud.*, II, p. 9, H. Dieterlen, *op. laud.*, p. 273.

³ «les philosophes grecs convertis au Christianisme ont lu les Ecritures à travers le prisme de leurs théories philosophiques. » E. Ménégot : *La Théologie de l'Épître aux Hébreux*, Paris, 1894 p. 218.

Sans nous rendre compte de cela, nous voulons faire accepter au noir non seulement le fond, l'essence du Christianisme, si simple et si manifestement universel, mais encore le vêtement dont nous l'avons revêtu parce que ce vêtement nous seyait ; c'est commettre une erreur : au fils de l'Afrique il ne va pas, pour lui ce sont d'inutiles oripeaux qui le gênent, entravent sa marche et font mieux ressortir la honte de son dénûment. C'est ainsi que le Christianisme rebute les noirs passifs, par les appels austères à l'énergie, rendus plus antipathiques encore par la forme abstruse qu'ils revêtent avec la théorie du libre arbitre.

Le point de vue déterministe aurait certainement plus de prise sur le noir, tout en produisant le résultat auquel on vise : ranimer son courage et secouer sa torpeur. La doctrine sémite de la prédestination, par exemple, tout en contenant des éléments actifs, présente avec le fatalisme des ressemblances extérieures assez grandes pour ne pas provoquer une fin de non recevoir absolue ; elle s'harmonise avec les habitudes de pensée de ceux qu'on veut conquérir à l'Évangile.

L'Islamisme exprime, et c'est ce qui fait sa force, un moment du fait religieux : le sentiment de la dépendance. Mais il n'exprime que ce premier moment. Tout en insistant sur la dépendance de l'homme à l'égard de Dieu, l'enseignement paulinien tend à mettre en égale évidence le second moment : la conscience de la délivrance, d'où il résulte qu'il pourrait contribuer, dans la mesure où une idée peut influencer sur la conduite, à arracher le noir à son pessimisme et à son apathie.

Mahomet partait de l'idée métaphysique de l'absolue souveraineté de Dieu, idée dont les éléments lui étaient

fournis par l'expérience religieuse de sa dépendance.

Comme, d'un autre côté, l'idée de la paternité divine était en dehors de son horizon, cette souveraineté de Dieu devait finalement s'affirmer par un décret arbitraire, et surtout chez ses successeurs par l'écrasement de la volonté de l'homme et dans la suite par la négation de l'utilité de l'effort humain.

Les déterministes chrétiens, partis de prémices autres, devaient aboutir à des conclusions différentes : placés en face de l'idéal évangélique de la perfection morale¹, ils ont été amenés à affirmer l'impuissance radicale de l'homme à le réaliser, et à nier ainsi le libre arbitre. Mais comme ils croyaient au Père céleste, leur foi en la souveraineté de Dieu s'est exprimée dans la doctrine de la prédestination et de la grâce qui ne prend possession de la volonté de l'homme que pour l'affranchir de sa dépendance à l'égard du péché et lui rendre possible l'accomplissement de la loi morale. c'est-à-dire pour en faire un être libre dans le sens le plus élevé du mot.

Il semble donc qu'au lieu de présenter à ces peuples, parfaitement réfractaires aux spéculations métaphysiques du génie grec, des théories inintelligibles sur le libre arbitre, il eut été plus sage de laisser l'Évangile éveiller en eux le sentiment de la bienveillance de Dieu pour tous ceux qui se repentent et croient, de sa paternité miséricordieuse, et de leur donner la liberté de formuler dogmatiquement ce sentiment conformément à

¹ Ce point de vue essentiellement moral est étranger à la pensée de Mahomet. « Dieu, dit-il, veut nous rendre son joug léger, car l'homme a été créé faible ». *Coran*, Sur. 4, fin du § 32, trad. de Kasimirski.

leur génie propre. Ils aboutiraient, sans doute, à la conception d'un déterminisme chrétien dont la puissance morale les élèverait bien au-dessus de celle du musulman fataliste et ne le céderait en rien à celle des anciens huguenots.

Nous renoncerions ainsi, pour le succès du Christianisme et pour l'avantage de l'Africain, à imposer au noir une dogmatique absolument incompatible avec sa tournure d'esprit.

Sans doute, il nous resterait encore à renoncer à lui imposer nos coutumes ecclésiastiques, car il n'est pas jusqu'à cela que nous ne cherchions à implanter dans ce sol rebelle : la femme veut-elle entendre la Bonne nouvelle on songe aussitôt qu'« il n'est point convenable qu'une femme prie Dieu sans être voilée » et l'on cache ses cheveux crépus sous quelque foulard aux couleurs éclatantes ; si l'homme s'étonne de ce privilège, on cherche à lui faire comprendre, — ce qu'il n'admet pas d'ailleurs, — que le port de cet ornement est une marque d'humilité¹.

On a dit à propos de l'Inde : Si le Christianisme doit jamais devenir quelque chose de national « il faut qu'il prenne les habitudes de la pensée et de la vie hindoue. ² » Nous répèterons de même : Il faut que le Christianisme prenne les habitudes de la pensée et de la vie africaines, comme jadis, quittant le sol de la Palestine, il prit en

¹ Notre besoin d'effacer la couleur locale va jusqu'à changer les noms indigènes de ceux avec lesquels nous sommes en relation Ndon devient Iréné, Adijai devient Samuel. Ce qui, pour plaire parfois à l'indigène, n'est pas toujours agréé des siens. Ils voient dans ce changement de nom les prémices d'autres changements.

² *The Church Missionary Intelligencer*, Londres, 1899, p. 125.

notre faveur les habitudes de la pensée et de la vie grecques. Il faut que le Christianisme — non les Européens — crée en Afrique une civilisation appropriée aux Africains.

Les procédés employés pour faire pénétrer le Christianisme en Afrique correspondent peut-être à la pensée théologique de l'Eglise dont sont issus les missionnaires ; ils ne correspondent pas au génie des Africains ; il nous est inconnu. Nous transportons dans le domaine pratique nos idées pélagiennes, incrédules sans toujours nous l'avouer en la vertu efficace de la grâce seule. Au lieu d'attendre de la puissance agissante de la religion du Christ qu'elle améliore la vie des individus et des peuples qui l'ont reçue, nous voulons que l'amélioration précède cette implantation.

Nous prenons l'effet pour la cause, et, oubliant que les lois morales découlent des principes religieux, nous voulons faire de l'acceptation préalable de ces lois par des peuples jusqu'alors sans discipline morale une introduction au Christianisme. Nous prétendons imposer d'emblée, à ces êtres inaccoutumés à la pensée et à l'action, une conception de la vie que nous avons mis dix-neuf siècles à façonner.

C'est les jeter dans les bras de l'Islam qui présente la vérité sous une forme appropriée à l'esprit du noir et fait de l'acceptation de ses principes le point de départ d'une amélioration graduelle. Nous demeurons étonnés non des succès du Mahométisme dans le centre de l'Afrique, mais de ceux du Christianisme ; car rien n'est moins rationnel que les procédés employés pour l'y faire pénétrer : la civilisation, voilà la base sur la-

quelle nous voulons dresser un édifice religieux¹, alors que c'est notre religion — nous entendons son principe — qui est la base sur laquelle se fondent les civilisations.

Nous éduquons pour régénérer, nous légiférons pour convertir, nous ne pouvons nous faire à l'idée d'un Christianisme abaissé à la portée de l'Africain, bien que nous admettions un Christ s'humiliant pour nous élever à sa stature. La conséquence, c'est, qu'entre les deux tropiques, le noir désespère de ressembler jamais au modèle qu'on lui propose, abandonne cet impossible idéal et se tourne vers la religion du Prophète qui ne le rebute point, en combattant à outrance les coutumes de ses pères.

D'autre part, il y a plus de missionnaires désarmés à la suite de leur labeur d'éducateur que par leur apostolat d'évangélistes : Autant en rebutant les noirs qu'en diminuant les forces apostoliques, notre œuvre d'éducation nuit à notre œuvre d'évangélisation².

¹ La civilisation européenne qui accompagne le missionnaire, le précède ou le suit, est un des ennemis les plus perfide du christianisme réel autant que contraire au christianisme d'apparence. R. N. Cust, *Difficulties op. laud.*, p. 4.

² *Journal des Missions Evangéliques*, Paris, 1894, p. 387. *Report of the Universities Mission to central Africa*, Londres, 1894.

H. F. Colby, of the baptist Missionary (Boston), 1895, pp. 199 à 204, s'explique ainsi sur ce sujet : Il importe de définir clairement et de remettre constamment en lumière le vrai but des missions en terre païenne. Ce but n'est pas seulement la conversion d'individus païens, mais l'organisation de *communautés chrétiennes*, profondément *enracinées dans le milieu social* duquel les chrétiens convertis ne se distinguent que par leur foi religieuse et personnelle. Ces communautés doivent être capables de suffire à tous leurs besoins matériels et spirituels, mais surtout de se reproduire elles-mêmes. Tant que l'on négligera cela, le christianisme apparaîtra aux païens comme une religion étrangère, une affaire des blancs. Il faut donc se défaire de cette illusion et de cette sentimentale miséricorde qui plaint... l'Africain, parce qu'il ne cache pas toute sa peau noire. Asseoir un homme sur une chaise, haute de cinquante centimètres, et lui faire

Les Sociétés de Missions dépensent, dans ces contrées, plus des deux tiers de leur budget à édifier et à soutenir des écoles industrielles, agricoles, des établissements d'instruction élémentaire ou supérieure, conçus et dirigés comme nos institutions d'Europe. Elles semblent douter¹ que pour arriver au but qu'elles se proposent : la christianisation de l'Afrique, il n'est qu'un moyen : la prédication de l'Evangile, il n'est qu'une puissance : l'Esprit du Christ, et que vouloir acclimater notre civilisation et notre pensée dans cette terre étrangère, c'est suivre une voie parallèle sans issue². Civiliser et moraliser autrement qu'en laissant l'Evangile seul poursuivre cette œuvre surhumaine, c'est compromettre le succès, c'est s'éloigner de l'exemple donné par Jésus, c'est, à côté de la foi, faire une place aux œuvres.

manger des conserves européennes dans des assiettes de terre de fer avec une fourchette en métal blanc, ne fera pas de lui un chrétien n'est-il pas vrai?

Jamais une communauté chrétienne composée d'êtres ainsi façonnés ne se suffira à elle-même ; et plus on l'aidera en lui fournissant des pasteurs blancs et des fonds étrangers, plus on énervera sa vie ; plus on en fera une plante malade, produit hâtif d'une culture artificielle et forcée. A côté de cela, on ne saurait trop insister sur la simplicité d'une organisation ecclésiastique quand on conserve la vie, la force et l'action spirituelles comme centre de gravité d'une communauté chrétienne. C'est plus qu'une chimère, c'est une erreur redoutable que de croire que notre architecture ecclésiastique, notre *culture intellectuelle*, notre confort soient des éléments intégrants du christianisme. C'est oublier que nous avons à planter dans le sol africain... la semence de l'Evangile et non pas les fruits qu'elle a portés chez nous. Cf *Journal des Missions Evangéliques*, 1895, p. 438.

¹ Nous croyons bien plutôt, hélas, qu'elles cèdent dans la plupart des cas à la pression des pouvoirs.

² Traduire des ouvrages écrits en Europe par et pour des Européens, non : les Bassoutos n'en comprennent ni le sens, ni les sentiments, ni les descriptions, ni les intrigues ; les choses d'Europe ne répondent que de très loin à celles qu'ils connaissent ; leur imagination n'est pas assez « européenne » pour pouvoir suffisamment saisir les manières de vivre, de sentir et de penser des Européens, et en tirer grand profit. H. Dieterlen, *op. laud.*, p. 178.

Pendant que le Christianisme répand à longs flots son sang le plus généreux et ses meilleures ressources à « commettre une erreur redoutable », à doter de notre culture intellectuelle, de notre civilisation européenne et de notre morale un peuple qui n'en a cure, l'Islam, de sa main attentive, ménage la terre à ses fins et prépare les fruits qu'il désire. Il profite de nos fautes et se présente à l'Africain comme le salut.

Dans nos efforts pour élever le niveau moral du noir, un des plus formidables obstacles que rencontre l'introduction du Christianisme en Afrique, c'est la polygamie.

Si le fétichiste ne se fait pas musulman pour devenir polygame, — il l'est déjà, — il déserte le Christianisme et va à l'Islam pour pouvoir le rester. Le mahométan sémite et le fétichiste nègre sont polygames ; si chez celui-là c'est un signe de fortune, chez celui-ci, c'est un signe de paresse, non pas seulement de l'homme, mais de la femme. En tout cas le trait est commun, c'est à l'Islam un énorme avantage dans sa diffusion, et il sait le faire valoir en s'appuyant sur les désirs désordonnés de la nature humaine. Il bénéficie de l'obligation morale dans laquelle est le missionnaire d'affirmer l'idéal chrétien de monogamie, et par suite, du mécontentement que soulève l'application rigoureuse de lois coercitives réprimant la violation de l'idéal.

Le Christianisme, si rigoriste dans l'application du principe de monogamie aux Africains, se montre plus tolérant à l'égard de cette autre conséquence de la paresse du noir : l'esclavage. Sans doute, la théorie est

intransigeante¹, mais dans le domaine de la pratique, missionnaires et gouvernants ont été amenés à une largeur, issue de la complexité de cette question autant que de la nécessité présente et, peut-être aussi, du sentiment du parti qu'on pouvait tirer d'une accommodation temporaire.

Complexe, cette question l'est, en effet ; elle l'est à ce point que les communautés comme les individus ont fréquemment renoncé, pour le présent du moins, à trancher la question autrement que par le maintien du *statu quo*.

Si on se place au point de vue supérieur de la liberté humaine, il est évident que l'esclavage est une immoralité, mais pour l'Africain, aussi bien que pour le sémite, l'entière possession d'un homme par un autre ne constitue pas une atteinte à la morale, l'esclave lui-même n'en est pas offensé. Non seulement il s'accommode de ses chaînes et s'y meut à l'aise, mais la liberté rendue lui serait souvent un plus lourd fardeau. Le fait moral de son asservissement ne l'accable pas comme il écrase ces masses non moins asservies, qui, dans notre monde civilisé, usent au profit de maîtres avec lesquels elles n'ont rien en commun, leurs forces vives et les ressources de leur intelligence.

L'ouvrier d'Europe aussi bien que l'esclave africain est la propriété du maître, mais moins heureux que son frère noir, il n'a ni la sécurité du pain quotidien assuré, ni la certitude d'abriter ses vieux jours sous le toit

¹ Il est bien rare que les missionnaires s'expriment avec cette réserve : « Il est une question sociale que je n'ai pas encore pu approfondir ; elle est plus compliquée que je ne l'avais d'abord cru : c'est celle de l'esclavage. » — F. Coillard, *op. laud.*, p. 134.

du maître qu'il servit. L'esclave noir n'est pas un étranger, c'est un membre — soumis, mais un membre, — de la famille à laquelle il est attaché, il en partage la vie, les espérances et les intérêts.

Peut-être sont-ce ces considérations qui ont amené les chrétiens et les représentants de la civilisation européenne, non seulement à tolérer l'esclavage dans les sphères soumises à leur influence, mais même à s'arroger le droit de disposer de la liberté d'individus tombés en leur pouvoir¹. Si, dans une certaine mesure, on peut admettre un esclavage consenti, on ne saurait s'élever avec trop de vigueur contre l'acquisition d'hommes nés libres à qui l'asservissement n'apparaît que comme une conséquence avilissante de leur défaite.

N'est-ce pas ce que font ces œuvres de « rédemption » dont le plan d'opération consiste à acheter, aux chefs ou aux parents, des centaines de petits garçons et de petites filles âgés de trois à cinq ans, afin de les élever en stricts catholiques romains et de leur enseigner à travailler². Ces pratiques révèlent combien le catholicisme est peu confiant dans la seule puissance de l'Évangile. — Ce que nous savons d'ailleurs.

On se demande par quel oubli de ses principes le protestantisme en est venu à ne pas toujours reculer résolument devant l'emploi de semblable procédé³.

« L'abolition de l'esclavage est une utopie irréalisable en Afrique, du moins à notre époque. Si l'abolition

¹ *Revue blanche*, Paris, 1899, t. XX, p. 321 ss.

² Le missionnaire catholique romain est toujours logique et conséquent... et achète des esclaves, filles et garçons, avec l'intention de former de soi-disant orphelinats à travers toute l'Afrique. — R.-N. Cust. *Notes op. land.*, II, p. 30.

³ *Journal des Missions Évangéliques*, Paris, 1889, p. 235.

a lieu un jour, elle viendra de nous alors que toutes les populations seront musulmanes ; car le texte du Coran défend expressément qu'un véritable croyant soit pris et vendu » ainsi parlait un arabe¹. Il est attristant de constater que le Musulman, conséquent avec la loi qu'il a acceptée, sait s'y conformer, en ne vendant pas son coreligionnaire, alors que des chrétiens indigènes, foulant aux pieds l'idéal d'amour plus élevé qui leur est proposé, se défont d'esclaves, chrétiens comme eux, pour les livrer à des maîtres musulmans². C'est donc à tort qu'on a dit : « l'Islam avance vers le cœur de l'Afrique, parce que ce pays est le grand réservoir de la traite³. » Si les trafiquants musulmans ont pénétré fort avant au centre de l'Afrique, loin d'y porter l'Islam, ils ont été cause que, dans la région des lacs, « la religion mahométane s'est fait maudire à un point effrayant par le commerce des esclaves. »

D'ailleurs quelle religion a eu, pour pionniers des commerçants ?

L'Islam, dans l'Est Africain, a subi le contre-coup des atrocités commises par ses fils bâtards⁴, la lenteur de sa marche jusqu'au milieu de ce siècle en est la preuve⁵. Depuis que l'occupation européenne a mis un frein au trafic des esclaves, ses progrès suivent une marche ininterrompue.

¹ E. Trivier. *Mon voyage au continent noir*. Bordeaux, 1891, p. 122.

² R. N. Cust. *Notes... op. laud.*, II, p. 44, 45.

³ *Journal des Missions Évangéliques*, Paris, 1887, p. 478.

⁴ Burkardt et R. Grundeman, *op. laud.*, p. 376.

⁵ « Il y a vingt ans où étions-nous ? À peine à Oudjiji ! Aujourd'hui, nous sommes sur la route de votre mer. Ainsi parla Moueni-Mohara. Je reproduis ses paroles sans commentaires. » C'était à Nyangoué. Trivier, *op. laud.*, p. 122.

Lorsque l'on dénonce à l'Europe les désolations islamiques mal connues, où que l'on parle avec indignation des razzias d'esclaves parmi les tribus rebelles aux progrès du Mahométisme, qu'on n'oublie pas qu'il est quelque chose de plus épouvantable dont la honte pèse sur nous : la race nègre a résisté aux cruautés et à l'esclavage indigène ou musulman, « on peut prévoir qu'elle succombera à l'alcool, si l'on n'y met bon ordre¹. »

Un auteur dont le jugement a sans doute été obscurci par une grande sympathie pour les Compagnies commerciales, affirme que « le gin importé garde l'Africain de ses poisons par lesquels il détruisait son organisme, avant l'introduction de ce stimulant qui le rend capable de résister à son funeste climat². » Il est certain que, longtemps avant l'introduction des alcools européens, l'Afrique avait ses boissons fermentées et ses buveurs intempérants, cependant il n'y a aucune confusion à établir entre l'ivresse produite par ces boissons, dont le noir du reste use en général avec modération et celle qui résulte de l'absorption de nos liqueurs débitées en si grande quantité³.

Le noir le sait, il voit le mal que lui font les traitants ; trop faible pour résister à la séduction de ce poison qu'il aime passionnément et qui est l'adjuvant si puissant de ses danses, il succombe, mais en haïssant le blanc. S'il fait une différence entre le commerçant qui est son bourreau et le missionnaire qui a prêché la tem-

¹ *Journal des Missions Evangéliques*, Paris, 1889, p. 193.

² M. H. Kingsley, *Travels.... op. laud.*, p. 662 ss.

³ Cf. Les statistiques du *Journal des Missions Evangéliques*, 1896, p. 577 et J. Thomson, dans *The Journal of the Antropological Institute of Great, Britain and Ireland*, t. XVI, p. 185, Londres, 1887.

pérance, elle est sans conséquence pour son salut, c'est un homme lié de chaînes d'airain.

À côté du fétichiste qui n'a pu s'arracher à la tentation, et dont la postérité s'éteint consumée par toutes les maladies, vit l'abstinent musulman à la démarche assurée, à l'attitude fière que donne une santé robuste et le sentiment de la dignité sauvegardée. L'impression qu'il produit est une prédication éloquente en faveur de sa religion et, résultat plus certain, ses descendants nombreux et bien constitués repeuplent la contrée d'une race que le Christianisme ne conquerra jamais, car elle le confondra toujours dans un même mépris avec la civilisation et l'alcoolisation venues de l'Europe lointaine et ennemie. Les chrétiens que rencontre le musulman ne consomment-ils pas vin, bière ou autres boissons alcooliques ?

En important l'alcool, le commerce européen fait sombrer, dans la honte, la réputation que voudrait lui faire ceux qui le représentent comme un facteur de civilisation. Ils n'ont pas dû le voir à l'œuvre, ou bien l'avidité génie de leur race les aveugle, ceux qui proclament que « la grande solution du problème, la vraie civilisation de l'Afrique sera accomplie par le commerce ¹. » Sans doute, l'Afrique sera ouverte par la rapacité des commerçants, mais ainsi qu'une ruche dont auparavant on a asphyxié les abeilles.

Beaucoup mieux observé est ce tableau : « L'Européen débarque sur la côte d'Afrique..... il traite des tribus qui depuis des siècles, sont en possession légitime du pays,

¹ Et encore « Le commerce a sa mission, ses dangers, son héroïsme ; on peut être certain que les besoins, les appétits de l'homme le pousseront de l'avant. » A. P. Atterbury, *op. laud.*, p. 196 et passim.

comme si elles rentraient dans la catégorie des bêtes sauvages..... il brave leurs lois sur la chasse, il enlève les fétiches de leurs foyers, les crânes et les os de leurs ancêtres de leur lieu de sépulture et souvent viole leurs femmes. Si des vieillards à barbe grise le prient humblement de passer outre ou de se retirer, il se moque d'eux ; si les jeunes gens mettent leurs lances en travers du chemin de l'envahisseur, on les tue avec des armes de précision. Le meurtre ne compte pour rien, quand l'Européen se rencontre sur le chemin de l'Africain ; il sait, et eux savent qu'il sait, qu'il est le héraut et l'avant-garde des destructeurs de leur race, de leurs coutumes et de leur religion ; ils savent qu'il apporte avec lui les spiritueux, des maladies affreuses, et des armes meurtrières ; qu'il est un homme de sang, un voleur d'hommes, un accapareur du sol, parfois un fort buveur, souvent un adultère ; s'il lui arrive d'être blessé, il crie comme s'il était innocent et qu'on l'eût injurié ; s'il est tué, ses amis comptent que sa mort sera vengée par l'envoi d'une force armée ou d'une canonnière et par le massacre des femmes et des enfants. Il se donne le titre de prophète de la civilisation tandis qu'il est le démon de la désolation et de la destruction ; il fait la solitude et la nomme paix, puis il promène ses regards autour de lui, sourit avec complaisance et s'écrie : « Voyez le beau pays que j'ai ouvert.... les nouveaux débouchés pour le commerce ¹. »

¹ R. N. Cust. L'occupation, *op. laud.*, p. 7.

CONCLUSION

Autant que nous l'avons pu, nous nous sommes effacé, laissant parler les témoins autorisés.

Ils ont formulé des critiques et exprimé des pensées qui, bien qu'allant à l'encontre des opinions reçues, nous semblent justes. Notre conclusion n'ajoutera qu'un écho de ce que notre cœur a senti soit en terre païenne, soit en terre musulmane. Puisse-t-elle être en même temps une modeste pierre à l'édifice majestueux que depuis sa fondation l'Eglise chrétienne élève « par l'esprit, pour l'esprit. »

Au milieu des noirs, nous avons éprouvé qu'on ne peut les rencontrer que par le cœur et qu'avec eux tout intellectualisme est bruit d'airain sonnante et de cymbale retentissante ; si nos cœurs peuvent vibrer à l'unisson, nos mentalités sont en dissonance.

Nous l'avons vu, ceux qui emportent leur adhésion religieuse sont, non des étrangers dont les arts autant que la science merveilleuse les étonnent, mais des hommes dont la bonté ignore les calculs.

Enfin un profit que nous avons retiré de la fréquentation des mahométans, c'est d'éprouver qu'entre l'homme et Dieu il est un rapport infiniment riche en jouissance spirituelle : l'adoration.

La prière du musulman, si conforme au tempérament du noir, dont la passivité s'accommode de la situation

présente et ne s'embarrasse pas du lendemain, nous a fait pénétrer dans le monde de la Bible où l'on adore Dieu.

Quand le chrétien prie, c'est pour demander ou pour rendre grâces de ce qu'il a reçu ; sa prière est pleine de lui-même ; celle du mahométan est une exaltation de la divinité. Il adore comme il peut, le plus souvent se bornant à l'énumération des attributs de Dieu, quand il ne se limite pas à la simple énonciation de son Nom.

Ce n'est pas seulement le musulman en prière qui évoque le souvenir de la piété biblique : ce monde des noirs, que l'on a souvent comparé aux enfants parce que, sans doute, il a des générosités imprévoyantes, nous a ému de jalousie.

Il nous a fait sentir que ce ne sont ni les grands discours, ni les petites bontés qui touchent son cœur. Peut-être parce qu'il ignore la charité, peut-être parce qu'à sa manière il nous dépasse sur cette route, il faut être inlassablement bon, toujours, facilement et naturellement bon pour gagner son cœur. En présence de la fraternité musulmane, notre fraternité, dite chrétienne, est laissée loin en arrière ; ou bien il faut remonter haut dans son passé jusqu'au temps où l'on disait : « Voyez comme ils s'aiment ! » pour trouver chez nous un semblable exemple. Il faut aller si loin, qu'on quitte notre sol d'Europe pour les pays de « Jésus de Nazareth qui allait de lieu en lieu faisant du bien¹ » : on est sur le chemin de l'Afrique.

A ce noir qui a si souvent éveillé en nous le souvenir

¹ Actes 10, 38.

des personnages du berceau du Christianisme, dont les mœurs, la vie rappellent les mœurs et la vie patriarcales, qui, par ses affinités, préfère la conception sémite à un Christianisme tout européen, il nous faut annoncer le salut.

De quelle façon le ferons-nous ?

On le fera le plus simplement possible, on lui transmettra le message, dépouillé de toute addition ; — nos commentaires, loin de l'éclaircir, le lui rendent obscur.

Nous ferons pour le noir ce que Jésus fit lorsqu'il proclama pour tous et sous une forme universelle, la bonne nouvelle du salut. Ou encore, nous imiterons saint Paul qui évangélisa les Grecs sans jamais songer à en faire des Juifs : lorsqu'il avait annoncé l'Evangile dans une ville, il partait, laissant l'assemblée s'organiser d'elle-même. Si, incertaine, inquiète, au milieu des tâtonnements inhérents à tous les débuts, elle en appelait à lui, il lui rappelait simplement le principe dont elle devait vivre : le ferment qui est Christ dans les cœurs.

Ce principe, l'apôtre ne se lassait de le prêcher, puis, justement confiant, il s'en remettait à lui ; il le fallait pour la solide édification de l'Eglise, cette voyageuse vers l'idéal moral que son sens religieux entrevoyait à peine à l'origine et que vingt siècles de pensée et d'expériences ne lui ont point encore fait atteindre.

De même pour l'évangélisation de l'Afrique, jetant bas un échafaudage qui fait croire l'édifice lézardé, nous débarrasserons notre prédication de tout l'appareil légal dont nous entourons la pensée biblique. Nous n'imposerons pas à l'Africain un Christianisme adapté à notre pensée, aussi bien nous ne ferons pas une nouvelle tentative d'« accommodation, » comme Nobili fit aux Indes.

Le noir doit lui-même trouver dans les Ecritures ce que son cœur et son esprit y discerneront. Ce qu'il en pratiquera, selon ses forces et son tempérament, nous l'ignorons. A lui aussi, Jésus redira : « Ma grâce te suffit, car ma force se déploie dans la faiblesse¹, » elle l'aidera, cette force toute puissante, à porter le joug de tel principe chrétien qui lui est comme une écharde dans la chair.

Et, si la monogamie lui est un fardeau pesant, la ferveur du musulman nègre et son esprit de fraternité nous est un gage que, plus allègrement que nous, il avancera dans la voie de charité et de piété que le Christ nous a tracée.

Nous remettrons l'Evangile tel que nous l'avons reçu, laissant à l'Africain le soin de tirer, selon les dons que Dieu lui a donnés, les conclusions qui lui sembleront justes ; nous nous bornerons à remettre le message entre ses mains en disant : « Va maintenant et enseignes tes frères. »

Point de loi extérieure qui n'engendre que des vertus négatives, que seul le principe intérieur qui distingue entre l'usage et l'abus, soit développé.

C'est seulement en agissant ainsi que nous prouverons au monde étonné que notre doctrine est un esprit générateur et vivifiant et qu'elle seule peut donner à l'Afrique cette civilisation après laquelle elle soupire dans une attente douloureuse. Souffrante et malmenée, au milieu des heurts sans nombre dont elle ne peut se défendre et des railleries de ceux qui la croient stérile, elle attend, silencieuse et résignée, que sonne pour elle l'heure de la délivrance.

¹ 2 Cor. 12, 9.

N'est-ce donc plus une puissance que l'esprit de Jésus ? Si nous croyons à cette puissance, disons-le ; si nous en sommes fortifiés, montrons-le ; montrons-le aux païens afin qu'ils croient en cette puissance et en soient revêtus, et que par elle, au milieu d'eux, soient faites les grandes choses qui ont créé la chrétienté.

Si en face de cet idéal impossible aux forces humaines, notre courage hésite, n'oublions pas que l'impossibilité c'est le domaine où Dieu agit et la foi se développe, n'oublions pas que « la conquête de Canaan fut le triomphe de la force spirituelle sur la hauteur des murailles et sur la taille des géants. »

Au milieu des païens aucune autre force ne triompha de leurs vices.

Qu'on se le persuade : en Afrique et partout où il s'oppose à nous, « le Mahométisme organisé restera, jusqu'à ce que le Christianisme organisé réfléchisse l'esprit de Christ, » jusqu'à ce que l'Europe chrétienne, pleine de l'esprit d'immolation, mette en pratique ce mot d'ordre de J.-L. Krapf, auquel nous donnons un sens spirituel : « La résurrection de l'Afrique ne peut se réaliser que par notre destruction. »

Vu :

Le Président de la soutenance,

Signé : G. BONET-MAURY.

Vu :

Le Doyen,

Signé : A. SABATIER

Vu et permis d'imprimer :

Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,

Signé : GRÉARD.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
AVANT-PROPOS.....	7
INTRODUCTION. — L'Islalisme en général et sa forme actuelle en Afrique.....	9
CHAPITRE PREMIER. — La population du centre de l'Afrique. — Affinités entre noirs et musulmans.....	20
L'indigène et sa vie. Les noirs : bantou et nègres ; les Peulhs ; les métis. Organisa- tion de la vie religieuse, familiale et sociale chez les noirs musulmans et fétichistes.	
CHAPITRE II. — Moyens d'influence et cause de succès de l'Islam. Obstacles à sa marche.....	45
Marche lente de l'Islam. — Métissage. — Les Confréries religieuses : Qadriya et étudiants. — Senoussiya et esclaves libérés. — Tidjaniya. — Djihad. — Commerce arabe.	
CHAPITRE III. — (<i>Avant-postes de</i>) La Mission chrétienne. — Ses moyens d'influence ; causes d'insuccès.....	67
Christianisme et Islam ; Catholicisme et Protestantisme, leurs stations en Afri- que. — Courants musulmans, digues chrétiennes. — Le noir musulman ou chrétien. — Conception morale, pensée religieuse, éducation européennes inac- cessibles à l'Africain.	
Polygamie. — Esclavage. — Commerce européen.	
CONCLUSION.....	99

